

***JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE,
PROBLÈMES D'ANALYSE DE RÉCIT***

*Mémoire de maîtrise de Lettres modernes
Université d'Aix-en-Provence, automne 1968*

*

UN ÉTÉ 68

Les divers essais publiés dans cet ensemble d'« Écrits théoriques de jeunesse » sont d'abord des documents, des archives. En les mettant à la disposition d'éventuels lecteurs ou lectrices, je ne prétends pas qu'il s'agisse de textes d'une grande valeur intrinsèque – et à vrai dire, ce qu'est leur valeur, je n'en sais rien. Mais il me semble qu'ils excèdent un peu leur portée dans une biographie strictement personnelle (si cette expression peut avoir un sens), et revêtent une certaine signification comme témoignages sur l'histoire intellectuelle et morale d'une époque. « Intellectuelle », cela se comprend sans peine vu leur objet, et leur style. « Morale », il me semble que cela devrait apparaître progressivement. J'imagine donc mal que, sauf intérêt très déterminé, on se plonge dans le détail de leurs argumentations, mais j'essaie avec les préfaces que je leur associe de retracer un chemin parcouru durant ces années.

C'est particulièrement vrai pour celui qu'on va pouvoir consulter ci-dessous. D'abord, il est plus long que les autres : au format non d'un article, mais d'un essai littéraire. En outre, il présente ce trait de n'avoir, jusqu'à ce jour, peut-être été lu, au sens strict, par personne d'autre que moi. Parce qu'à la différence des précédents il n'a pas été publié, mais pas seulement. En voici les circonstances. J'ai passé l'année universitaire 1967-1968 à préparer une maîtrise de Lettres modernes, qui demandait principalement la rédaction d'un mémoire de recherche d'une centaine de pages. Pour ce travail, j'avais choisi comme auteur Georges Bernanos, comme corpus le Journal d'un curé de campagne, et comme méthode l'analyse structurale de récit, dont les premiers pas faisaient grand bruit et exerçaient une forte attraction sur les jeunes étudiants dont j'étais. À l'université d'Aix-en-Provence, j'ai sollicité Raymond Jean pour diriger cette recherche. Je le

connaissais comme enseignant, mais aussi parce qu'en tant que dirigeant de l'Union des Étudiants Communistes (UEC) dans cette ville, j'avais eu plus d'une fois affaire à lui, alors « compagnon de route » du Parti Communiste qu'il devait rejoindre, provisoirement peut-être, peu après. Dans ce contexte nous avons noué une sorte d'amitié, intellectuelle et politique, et un peu personnelle aussi. Et nous nous étions retrouvés au premier colloque de Cluny (Linguistique et littérature)¹.

Mais il n'était pas Professeur en titre, et ne pouvait pas à l'époque diriger officiellement un travail de maîtrise. Il l'avait donc piloté en fait, tout en plaçant le processus sous l'autorité du professeur Bernard Guyon. J'avais rencontré celui-ci une fois, au tout début. Et il était convenu que nous nous retrouverions, tous les trois, une fois le travail terminé, pour la soutenance. J'ai donc engagé mes recherches, lesquelles m'ont conduit, de façon un peu inattendue, à publier un article méthodologique dans la revue communiste La Pensée, puis à être invité à Cluny pour y présenter une communication, en avril².

Or, la fin de l'année universitaire s'est vue passablement secouée. Durant les mois de mai et juin, la Faculté des Lettres d'Aix a été, comme toutes les autres, bouleversée par le soulèvement étudiant, puis par ses répercussions sociales majeures. Il s'est alors produit ceci : en tant que dirigeant connu (outre mes fonctions à l'UEC, je venais de quitter la direction locale de l'UNEF, le principal syndicat étudiant), je me suis activement engagé dans le mouvement insurrectionnel. Et comme doyen de la Faculté, le professeur Guyon s'est retrouvé, durant la même période, interlocuteur principal de l'agitation estudiantine. Non adversaire : cet universitaire plutôt bonhomme ne manifestait pas un tempérament très politique, c'était je crois un chrétien aux opinions modérées, et aucune confrontation tendue, ni encore moins violente, ne nous opposa. Mais tout de même, nous avons été à plus d'une reprise, lui et moi – l'étudiant et son « directeur » de mémoire – placés face-à-face dans ces moments particuliers. Je n'étais pas le seul ni le principal leader, loin de là, mais j'ai toujours tenté de pratiquer, instinctivement, une certaine forme de respect humain dans les relations politiques même délicates, et cela ne s'est pas trop mal passé. Lui aussi se montrait courtois – et, comme tous ses collègues, totalement débordé, ce qui renforçait son caractère un peu flottant et, à vrai dire, plutôt sympathique.

¹ Cf. <http://denisguenoun.org/2020/05/21/colloque-de-cluny-avril-1968/>

² Cf. respectivement <http://denisguenoun.org/2020/06/05/la-pensee-juin-1968/> et <http://denisguenoun.org/2020/06/15/printemps-1968-suite/>

Le printemps se déroula donc ainsi (occupation des locaux, nuits de garde où l'on dormait dans les amphithéâtres, assemblées générales quotidiennes – au moins – et souvent orageuses, assauts d'éloquences entre factions étudiantes rivales), et se conclut, après des épisodes mémorables, par l'écrasante victoire de la droite aux élections législatives de la fin juin. Les étudiants partirent en vacances³. Moi aussi. Un autre événement, majeur non seulement pour l'histoire mondiale mais aussi pour mon chemin personnel, est survenu au cœur de l'été. Ce fut, à partir du 20 août, l'entrée en Tchécoslovaquie des troupes soviétiques et de leurs alliées (on disait alors : du « Pacte de Varsovie »), pour mettre fin par la force à l'expérience connue sous le nom de « Printemps de Prague », tentative de rénover de l'intérieur un « pays de l'Est », dans laquelle nous, jeunes communistes européens, avions placé un énorme espoir. Ce fut un moment traumatique – même si, à la différence de ce qui s'était passé douze ans plus tôt à Budapest, le Parti communiste français dont nous étions membres a choisi, immédiatement, de « désapprouver » cette intervention. Je m'en souviens avec netteté. J'habitais dans une petite rue charmante du vieil Aix, à proximité de l'ancienne Mairie – la rue Boulegon. Je n'écoutais pas à tout instant la radio. Le matin du 21, une de mes amies, Marie-José Paccosi, a sonné à ma porte. Comme il n'y avait pas d'ouverture automatique, je me suis mis à la fenêtre, et elle m'a dit d'en bas, je m'en souviens presque mot pour mot : « les troupes soviétiques sont entrées à Prague » et dans la même phrase, sans attendre un instant : « le Parti désapprouve ». C'était un soulagement – mais ni moi, ni aucun de mes amis, ne mesurons encore l'effet énorme que l'événement aurait dans nos vies.

Pendant les mois d'été, j'ai mené à son terme la rédaction du mémoire sur Bernanos, et la soutenance a donc eu lieu, devant le doyen Guyon et Raymond Jean, dans le courant du mois de septembre. Que Bernard Guyon ne l'ait pas vraiment lu ressortissait entre nous à une convention tacite : la méthode, le langage, les instruments critiques employés lui étaient totalement étrangers. Mais j'avais eu des résultats universitaires excellents, et nos diverses négociations pendant le printemps n'avaient pas entaché l'estime, peut-être même la sympathie, qu'il me portait. Il s'était donc déchargé de la lecture sur Raymond Jean, comme c'était entendu, et n'avait survolé que quelques passages. Quant à ce dernier, quoique bien mieux informé des débats critiques du moment et y prenant sa part, il avouait ne

³ Il existe évidemment d'innombrables travaux sur cette période. Mais je me permets de renvoyer, pour ce qui est de mon écriture personnelle, à la pièce *Mai, juin, juillet*, largement postérieure (Éditions Les Solitaires intempestifs, 2012), où j'ai tenté de restituer l'ambiance du moment (mais pas du tout à Aix).

pas saisir dans son détail la sophistication affichée de ma culture structuraliste, de mon langage hyper-théorique, de mes statistiques et tableaux. Il me le disait avec sa gentillesse extrême, et nous avons débattu ensemble, assez en détail, des problèmes littéraires liés au sujet. Ce fut encore le cas durant la soutenance : l'essentiel fut consacré à notre échange sur le Journal, son auteur, et les problématiques critiques dont je me faisais l'ardent défenseur. Aussi Bernard Guyon voulut-il me faire inviter, un peu plus tard, à l'importante « Décade » consacrée à Bernanos à Cerisy-La-Salle en juillet 1969⁴.

C'est pourquoi je peux dire, me semble-t-il, que le mémoire ne fut jamais lu par personne avant la présente édition. Il faut moduler l'affirmation par une petite incertitude. Pendant une partie de sa réalisation je me trouvais probablement chez mes parents, qui habitaient alors pour quelque temps à Manosque. Pas tout l'été néanmoins, puisque l'anecdote concernant l'entrée des chars à Prague me fait ressouvenir clairement que, le 21 août, j'étais dans mon appartement étudiant à Aix-en-Provence – sans doute affairé à cette rédaction. Mais je suis à peu près sûr d'avoir écrit une partie du mémoire dans la récente et provisoire demeure parentale. Or, durant ces années, mon père, un peu inoccupé et en vive recherche d'activités porteuses de sens, s'était mis en tête de dactylographier certains de mes écrits. Ce fut peut-être le cas pour ce travail-ci, en partie au moins : je remarque des différences dans la dactylographie du document⁵.

À cette réserve près, et bien plus encore que les trois précédents qui avaient été publiés en revue, et donc lus, au moins un peu, ce document est de ce fait ici offert au regard, strictement, pour la première fois depuis cinquante-deux ans à ce jour. Quant à moi, je puis assurer que, si je l'ai peut-être vaguement feuilleté dans les deux ou trois ans qui ont suivi, voire dans les décennies suivantes à l'occasion d'un déménagement ou d'un classement d'archives, je ne l'ai pas ouvert depuis au moins trente ans, et strictement jamais relu depuis cette fin d'été 1968 où il a été présenté à la Faculté devant mes deux juges bienveillants.

*

⁴ J'y ai présenté une communication intitulée « Les fonctions narratives dans *Les Grands cimetières sous la lune* », publiée (de façon abrégée) dans les actes du colloque parus aux Éditions Plon (1970), et que je projette de rééditer en entier au cours de cette même série d'écrits de jeunesse.

⁵ Voir ci-dessous par exemple p. 73, note 38.

Quel sens peut-il y avoir à relire, recopier et publier un tel travail étudiant ? On connaît de fameux antécédents : les mémoires édités, après un très long délai, par exemple pour Jacques Derrida⁶ ou Jean-Luc Lagarce⁷ – pour ne rien dire de la dissertation de Marx, écrite à dix-neuf ans⁸. Mais l'importance de ces auteurs justifie l'intérêt porté à la genèse de leur pensée. Ici, le cas est différent. Si j'ai choisi, en partie à ma propre surprise, de m'adonner à cette tâche, d'abord de (re)dactylographie, puis d'édition (par cette préface, et les notes) c'est donc parce que ce petit volume prend place au cœur de la séquence personnelle et collective dont j'ai entrepris de témoigner à ma façon, et qui court sur ces mois du printemps-été de l'année 68 – je suis âgé alors de vingt-deux ans. Néanmoins, avant de livrer cette édition j'ai beaucoup hésité. Sans m'attarder sur les faiblesses du texte, qui sautent aux yeux (une langue moins serrée qu'ailleurs, la fausse assurance juvénile du ton), je vais plutôt indiquer ce qui m'a décidé. Je gardais le souvenir d'un appareillage hyper-structuraliste, aspirant à justifier son scientisme par de lourds déploiements de statistiques et tableaux de facture artisanale. Or, ce qui m'a le plus frappé dans les relectures nécessaires (pour la frappe, puis la correction des coquilles de cette copie⁹), c'est l'évolution qui a eu lieu au cours de cet été-là, pendant le temps de l'écriture.

J'étais arrivé au Colloque de Cluny, au printemps, équipé d'une confiance sans faille dans la méthode structurale en linguistique, spécialement dans sa variante phonologique, et envers ses transferts possibles. Cette adhésion prenait place dans un paysage intellectuel à dominante marxiste, marqué par les publications retentissantes d'Althusser, et s'élargissant à un structuralisme ouvert : formes multiples de la nouvelle critique en littérature, techniques formelles de l'analyse de récit (Barthes et ses proches), découverte d'œuvres réputées proches, dont je ne voyais pas encore clairement la situation dans ce contexte, tout en postulant leur harmonisation possible : le Lacan des Écrits, moins nettement Foucault. Or, à Cluny, sans que je m'y sois attendu, la dynamique principale était portée par l'équipe de Tel Quel, qui faisait le plus grand cas d'un auteur dont

⁶ J. Derrida, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, mémoire de Diplôme d'études supérieures (1954), PUF 2010.

⁷ J.-L. Lagarce, *Théâtre et pouvoir en Occident*, mémoire de maîtrise (1979), Éd. Les Solitaires intempestifs, 2000.

⁸ K. Marx, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure* (1841), Ducros 1970.

⁹ Je m'explique en cours de route, en notes, sur le maintien des gaucheries du texte sans rectifications (sauf pour d'évidentes coquilles du document initial, que je signale).

j'avais évidemment perçu la notoriété, mais sans y être bien entré encore : Derrida. Donc, dans les semaines qui ont suivi le colloque (et sans doute aussi après le reflux du mouvement insurrectionnel que j'avais vécu jour et nuit) j'ai acheté L'Écriture et la différence dans une petite librairie de Manosque, et me suis précipité sans halte dans De la grammatologie¹⁰. Ces lectures étant difficiles (mobilisant des références qui m'étaient étrangères : Levinas, Jabès, quelques autres), et mon approche très attentive, la lecture n'a pu que m'occuper jusqu'au cœur de l'été, inclus : c'est-à-dire pendant la rédaction du mémoire.

Or ces livres contenaient une mise en cause profonde du dispositif structuraliste, en particulier dans son modèle phonologique. Et la contestation ne venait pas d'un adversaire : elle émanait d'une pensée qui épousait la dynamique de ces années, en montrant ses limites et présuppositions impensées. De façon implicite, Derrida manifestait la même attitude à l'égard du marxisme : jamais hostile, encore moins en politique que dans la théorie, mais faisant comprendre à quiconque lisait en profondeur qu'on ne pouvait plus s'en tenir aux versions acquises de la pensée critique, que la critique devait se retourner sur son propre exercice, et qu'il fallait en venir (c'était ainsi que je le comprenais), à une sorte de marxisme généralisé, étendu, sans réserve, dont le regard acéré porterait sur le dispositif marxiste lui-même¹¹. Là encore, sans antagonisme avec lui, mais en recueillant son énergie critique la plus profonde (en particulier politique, mais pas seulement), pour lui faire atteindre ses formulations et suppositions fondamentales. L'attitude était analogue à l'égard de Freud et de la psychanalyse. Le tout inaugurant ce qu'on devait désigner, plus tard, d'un mot devenu un peu creux et accommodé à toutes les sauces : « la » déconstruction.

Mais ce fut pour moi une révolution intellectuelle. Cette transformation de la pensée ne me conduisait pas à renier, ou abandonner, ce que j'avais pensé préalablement, mais m'apparaissait comme une radicalisation, un approfondissement, une poursuite mieux comprise de tout ce que j'avais jusque-là cru comprendre, et qui devait, impérativement, faire porter sa mise en cause sur soi-même ou, comme Derrida l'écrirait plus tard, accomplir le geste critique comme auto-critique¹². Je vois clairement aujourd'hui en quoi cette évolution anticipait une mutation proprement

¹⁰ Respectivement : Éd. du Seuil, 1967, et Éd. de Minuit, 1967.

¹¹ La possibilité de cette interprétation me fut confirmée dans une conversation avec Derrida en 1970, dont je reparlerai, ainsi que dans une autre beaucoup plus tardive, lors de la parution de ses *Spectres de Marx* (Galilée, 1993).

¹² J. Derrida, *Spectres de Marx*, op. cit., p. 145.

politique : lorsqu'il s'agirait, dans les années suivantes, d'appliquer l'exigence de la critique marxiste au développement historique du marxisme, et donc à ce qu'étaient devenus l'Union Soviétique, les partis communistes, ou le projet révolutionnaire tel qu'il semblait encore dominer l'espace géopolitique du moment. Comme un très grand palais dont le délabrement interne apparaîtrait, d'abord, sur ses façades : sur le plan des idées et des théories.

Cette mue peut se lire dans le texte du mémoire. Les premières pages semblent faire un crédit à peu près entier au dispositif de l'analyse de récit, élaboré par analogie avec le modèle de la linguistique structurale. Puis l'influence de la lecture de Derrida se fait de plus en plus sentir. Dans un premier temps, j'avais tenté de lui résister : au début de l'été, j'avais proposé un article à la revue La Nouvelle Critique, intitulé « À propos de l'héritage métaphysique », où tout en marquant un fort intérêt pour la lecture des écrits que je venais de découvrir, je tentais d'en pointer des insuffisances, au regard d'un structuralisme strict, et d'un marxisme qui se voulait exigeant. Pour mon présent soulagement, cet article a été refusé par la revue, tout en donnant lieu à une abondante correspondance avec deux des membres du comité de rédaction, le très regretté Claude Prévost et Jean-Louis Houdebine. Ce dernier, manifestant à l'égard du texte une attention positive et sincère, le trouvait orienté « contre » Derrida. Nous nous en sommes longuement expliqués. Mais à la relecture de l'article refusé, sans y voir d'hostilité envers un auteur dont l'irruption était pour moi un événement de première importance, je reconnais que les éléments de ma discussion étaient trop rapides, et la confrontation pas assez mûrie.

En aucune façon je ne suis aujourd'hui porté à regretter la marque profonde que l'œuvre de Derrida a imprimée sur mon histoire personnelle. Elle s'est maintenue, avec des variations, et a donné lieu à une amitié (Derrida l'appelle ainsi¹³) que j'ai évoquée ailleurs¹⁴ et sur laquelle je reviendrai à la faveur de l'édition d'autres écrits anciens. Mais il est certain que le basculement, que nous ne percevons pas encore, vers une sorte de liquidation, nourrie d'excellents motifs, de tout notre équipement intellectuel précédent, me paraît devoir faire désormais l'objet d'une réévaluation complète. Derrida n'aura pas été le seul à provoquer cette évolution : outre Lacan, le « second » Althusser et plusieurs autres, j'ai été nourri quelques années plus tard – et le suis encore – par une fréquentation attentive de l'œuvre de Deleuze, dont l'inspiration était à certains égards proches, et à

¹³ J. Derrida, « Le lieu dit : Strasbourg », in *Penser à Strasbourg*, Galilée, 2004.

¹⁴ D. G. *Livraison et délivrance*, Belin, 2009, pp. 5-11 et 377-394.

d'autres contraires, de celle de Derrida¹⁵. Il faudra reprendre toutes ces questions de façon méthodique, si les forces ne manquent pas. En revanche, je suis demeuré plus éloigné de Foucault, que je découvrais aussi avidement, mais qui ne laissait pas de provoquer en moi une réserve : il faudra bien que je m'en explique aussi. Je n'aime pas les reniements, les révisionnismes : je reste donc fidèle à cet itinéraire. Mais je le reste aussi à l'égard du marxisme qui constituait pour moi le socle de cette histoire, et dont l'importance, la portée, l'actualité se renouvellent aujourd'hui. Il me semble que le rapport entre ces « deux sources » (marxisme d'un côté, structuralisme et post-structuralisme de l'autre) doit être profondément repensé. J'essaie d'y contribuer par ailleurs¹⁶.

En dehors du témoignage qu'il donne sur cette mutation, et malgré ses évidents défauts, est-ce que j'ai pu trouver à la lecture de ce mémoire un intérêt autonome ? Il me semble pouvoir répondre, prudemment, oui. D'une part, et à rebours de ce que je prévoyais, j'ai été frappé par la mise en œuvre d'une certaine rigueur dans la recherche. Sur le plan descriptif, les critères de sélection des éléments choisis et interprétés sont assez bien définis, et répondent à des principes nets. D'un point de vue théorique, la discussion est menée avec les outils dont je disposais à l'époque, mais sur plus d'un point avec une certaine pertinence critique. Cela contribue à faire de ce travail un document significatif sur les débats collectifs où j'étais engagé. Mais une autre surprise suscite mon attention de façon plus forte. Si l'on suit la démarche avec attention (ce qui n'est pas sans demander quelques efforts) apparaît au bout de l'interrogation structurale une question inopinée : celle du statut de la grâce dans l'expérience d'écriture que constitue le Journal d'un curé de campagne. Expérience double : en tant qu'œuvre littéraire, bien sûr, mais aussi parce que la matière du roman est censément constituée par ce journal que tient le curé, dispositif par lequel l'écriture se met sans cesse en question elle-même. Cette réflexion (image redoublée, et pensée réfléchie) préside à toute l'interrogation du mémoire, de bout en bout. Mais il est plus surprenant de constater qu'elle débouche sur la question de savoir où, et surtout comment, surgit l'intervention de la grâce dans le développement du texte. Or cette question est posée en termes explicitement structuraux. Il n'était donc pas besoin, à mes yeux, de renoncer à l'analyse des formes pour examiner la montée d'une transcendance dans l'écriture. Je suis évidemment frappé par la netteté de cette préoccupation dans le mémoire d'un étudiant communiste, notoirement athée, âgé de vingt-deux

¹⁵ D. G. *Relation*, Les Cahiers de l'Égaré, 1997.

¹⁶ D. G. *Les Temps*, chantier en cours.

ans et engagé dans un militantisme actif. Mais je le suis plus encore lorsque je vois la question ainsi posée comme débouché de tout le travail : il est plausible de concevoir que, plus ou moins obscurément, elle en aura été l'horizon, le but implicite. Ce qui a au moins le mérite d'éclairer d'une lumière bien énigmatique le choix de Bernanos comme champ d'étude, et dans son œuvre l'élection de ce livre-ci¹⁷.

La soutenance du mémoire a donc eu lieu dans le cours du mois de septembre 1968. Pour des raisons multiples, qui m'apparaissent mieux aujourd'hui qu'alors, j'ai souhaité m'éloigner d'Aix et de la Provence, où je venais de passer de belles et fortes années. Nommé, ma demande, bien loin de toutes mes attaches personnelles, amicales, familiales, je suis arrivé à Colmar le 23 septembre, pour faire ma rentrée comme maître auxiliaire dans deux classes de sixième et cinquième au Collège Victor Hugo¹⁸. J'ai passé là une année 1968-1969 inoubliable, pour ses joies pédagogiques et son saut dans un autre monde. Il s'y est ouvert une autre époque, que j'évoquerai dans les préfaces des prochains « Écrits théoriques de jeunesse », si, comme j'en ai le désir et l'intention, je poursuis la publication de ces travaux anciens.

Août 2020

¹⁷ Chronologiquement, les choses se sont passées à peu près ainsi. Durant ces années de jeunesse nous prenions avec avidité connaissance de la littérature de l'entre-deux guerres (Malraux, Giono, Aragon, mais aussi Faulkner, Brecht ou Lorca, et bien d'autres). Dans ce contexte j'ai lu, durant l'année 1964 me semble-t-il, le roman *L'imposture*, qui m'a vivement impressionné. Cette impression, dont les raisons n'étaient pas tranchées (intérêt autant littéraire qu'existential) a sans doute ravivé en moi le souvenir du film tiré du *Journal* par Robert Bresson, que j'avais vu à l'adolescence au Ciné-club d'Oran, et qui m'avait laissé une trace assez forte pour que je souhaite y consacrer mon premier travail de recherche.

¹⁸ Au début de mes études, j'avais passé un concours pour devenir élève-professeur (dans le cadre des IPES), ce qui m'assurait un revenu pendant la période de faculté, et m'imposait d'enseigner pendant quelques années – ce à quoi je consentais avec joie. Ayant échoué au CAPES de Lettres dont les épreuves avaient été, en 1968, reportées au mois de septembre – je revendiquais cet échec comme marquant le caractère « structuraliste » de mes copies, trop « barthésiennes » pour un jury très traditionnel – j'ai demandé, comme c'était la règle, un poste d'auxiliaire dans un collège. Je l'ai sollicité dans les deux académies les plus lointaines (Alsace et Bretagne), et j'ai reçu cette nomination à Colmar, qui devait s'avérer si heureuse.

D e n i s G U É N O U N¹

“Journal d’un curé de campagne”

PROBLEMES D’ANALYSE DE RECIT

¹ Le document original ne comporte pas de notes de bas de page. Celles qui apparaissent ici sont liées à cette édition – à l’exception de quelques rares appels qui renvoyaient à la fin du mémoire, reportés ici en bas de page, et signalés. Je reproduis parfois, de façon analogique, la présentation du « tapuscrit » (par exemple sur cette page l’absence d’accents sur les majuscules – sauf pour mon nom – ou les écarts entre lettres). Lorsqu’elle est modifiée, je l’indique en note. La pagination est changée : les pages du mémoire sont plus courtes, du fait de leur format (21/27) et de leur dactylographie. Les pages qui comportent des tableaux sont scannées. Les insertions de ces tableaux dans le fil du texte sont annoncées en italique et entre crochets.

pour martine baude¹

¹ Écrit à la main.

LECTURE

Celui qui était assis sur le trône dit : « Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il dit : Écris¹, car ces paroles sont certaines et vraies.

Apocalypse. 21:5².

¹ La dactylographie initiale ne connaissait pas les accents sur les majuscules. Je les rétablis dans le texte, conformément à l'usage devenu commun.

² Je respecte la ponctuation, lorsqu'elle me paraît témoigner d'une manière d'époque, ou de mon inexpérience d'alors. Quand c'est le cas, je le signale à la première occurrence, et rectifie ensuite conformément à l'usage. Je rétablis une ponctuation correcte lorsqu'elle est manifestement défectueuse, sauf si l'erreur me paraît significative.

La question qui ouvre le *Journal*¹ est question de la possibilité d'écrire. Qui ouvre, disons-nous. Il faut l'entendre, bien entendu, non pas comme le point de départ du développement chronologique de la narration, sur lequel nous aurons souvent à revenir, mais comme ouverture de sa genèse, de sa temporalité interne, de sa possibilité.

Il nous faut en effet admettre provisoirement que le texte est rapporté à une origine subjective qui assure son avènement à partir d'une certaine matrice. C'est le développement de ce procès que nous appellerons sa genèse, laquelle est affectée d'une temporalité qui lui est propre. Un tel schéma est difficile à penser, puisqu'il y est à la fois question d'origine, ce qui fait image d'un *point-de-départ*, d'origine *subjective*, ce qui fait image d'une personne, de matrice, ce qui évoque une organisation formelle, et de texte enfin, ce qui évoque un discours ; toutes choses qui se laissent mal manier ensemble. Il nous faudra donc, mais nous n'en avons pas fini avec ces nécessités :

- penser une origine qui puisse être autre que ponctuelle et homogène,
- penser une subjectivité qui puisse être autre que le prédicat d'un individu,
- penser un texte qui puisse être autre que le développement linéaire d'un discours.²

Autant dire que notre démarche fondamentale sera de sollicitation des concepts, et nous ne croyons pas en effet qu'on puisse aujourd'hui parler de littérature en manipulant tels quels les concepts qui font notre héritage. On a peut-être remarqué,³ que parmi les quatre notions dont il est ici question, seule celle de matrice-organisation formelle n'est pas encore mentionnée comme objet d'un tel travail, mais c'est parce qu'en définitive la sollicitation dont elle sera le support ne se laisse pas résumer en une phrase, résorber en un projet, puisqu'elle est le *tout* de notre discours.

¹ Je fais apparaître en italiques les mots et titres soulignés dans l'original.

² La première page de texte du document original (c'est la page 3) s'achève là, pour passer à la suivante. Comme on pourra le voir sur les pages scannées, le mémoire est dactylographié en corps assez fin, et en double interligne.

³ Certaines virgules sont fautives, comme ici. Je rectifie par la suite.

Quoi qu'il en soit, levons préventivement une équivoque en affirmant qu'à notre sens ces concepts sont dans un tel état de dépendance réciproque que l'un ne se laisse pas rigoureusement concevoir hors des autres, et tout particulièrement celui de subjectivité, fort dangereux à nos yeux par tout ce qu'il véhicule d'héritage idéologique et de problématique stériles, qui ne saurait en aucun cas être pensé *hors texte*, pas plus que cette temporalité ou cette genèse qui doivent être conçues comme agents ou supports de procès internes au texte, de ces procès en tant qu'ils sont à *l'œuvre*. De la sorte, bien que nous soyons amené à construire un modèle de compréhension différencié en instances et en développements, il importera de ne pas perdre de vue que ce modèle a tout entier pour objet ce que j'autres ont pu appeler « l'immanence du récit lui-même »⁴ bien que le terme nous paraisse quelque peu suspect.

Nous disons donc de cette matrice originaire qu'elle est ordonnée à la question de la possibilité d'écrire. Mais une telle question de possibilité n'est-elle pas à l'origine de tout discours ? Peut-être. Dans ce cas il faudrait dire ici qu'elle est affectée d'un redoublement par lequel la question se retourne sur elle-même pour se questionner à son tour. Aux fins d'examiner ce que ceci veut dire, nous allons interroger les premières pages du livre.

Commençons par en lire le premier paragraphe :

⁵Ma paroisse est une paroisse comme les autres. Toutes les paroisses se ressemblent. Les paroisses d'aujourd'hui, naturellement. Je le disais hier à M. le curé de Norenfontes : le bien et le mal doivent s'y faire équilibre ; seulement le centre de gravité est placé bas, très bas. Ou, si vous aimez mieux, l'un et l'autre s'y superposent sans se mêler, comme deux liquides de densité différente. M. le curé m'a ri au nez. C'est un bon prêtre, très bienveillant, très paternel et qui passe même à l'archevêché pour un esprit fort, un peu dangereux. Ses boutades font la joie des presbytères, et il les appuie d'un regard qu'il voudrait vif et qui je trouve au fond si usé, si las, qu'il me donne envie de pleurer⁶.

Ce texte, dès l'abord, questionne sa propre possibilité en ce qu'il ne se donne, en aucune manière, pour un corps homogène, adapté de manière univoque à une fonction d'information bien définie. Tout au contraire il se

⁴ La formule figure dans une citation de G. Genette donnée sans référence dans « À propos de l'analyse structurale des récits », p. 14, cf. <http://denisguenoun.org/2020/06/15/printemps-1968-suite/>.

⁵ Dans le mémoire, les citations sont entre guillemets. Lorsqu'elles sont, comme ici, sorties du corps du texte dans des paragraphes décalés, je supprime cette marque inutile.

⁶ Assez rarement, des citations sont données sans pagination. L'édition de référence que j'utilisais était : G. Bernanos, *Œuvres romanesques suivies de Dialogues des Carmélites*, édition d'Albert Béguin avec une préface de G. Picon, Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, 1961.

caractérise principalement par un double déséquilibre quant aux informations qu'il véhicule :

1) le premier de ces déséquilibres est l'effet d'un *déplacement*. Le texte, qui se donne au départ comme une réflexion sur la paroisse, aboutit à une évocation de l'image du curé de Norenfontes, et ce alors que le curé n'a été introduit qu'allusivement, marginalement dans une phrase consacrée à la paroisse. La structure formelle de ce déplacement (extrêmement fréquente chez Bernanos, nous le verrons, et à des niveaux très différents) est donc marquée en trois temps :

- [Réflexion sur la paroisse]
- [Réflexion sur la paroisse (transmise à M. le curé de N.)]
- [Évocation de M. le curé de N.]

Ainsi donc ce texte conteste par son *développement* ce qu'il avait annoncé comme son *projet*. Car l'intérêt porté sur le curé n'est l'effet d'aucune progression logique ou descriptive (sauf à solliciter, ce que nous ferons, ces deux concepts), mais bien d'un pur déplacement suscité par ce qu'on eût appelé autrefois une « association d'idées »⁷

2) le second des déséquilibres que nous lisons dans ce texte concerne sa qualification de récit. En effet, le texte débute et se termine par un discours de type spéculatif, c'est-à-dire exposant une réflexion, éthique ou métaphysique, laquelle s'exprime par des jugements d'essence grammaticalement marqués au présent. À l'intérieur de ce discours, se trouve enserré un discours de type narratif, dont l'objet est la description de faits (discussion avec le curé) marqués grammaticalement au passé. À l'intérieur de ce discours se trouve enserré un nouveau discours de type spéculatif, (appréciation sur la paroisse) mais intégré dans la narration, (c'est ce que le curé d'A. a dit au curé de N.) L'effet de déséquilibre provient de ce que ce dernier discours n'étant pas « entre guillemets » et étant marqué au présent, il peut aussi bien passer pour une réflexion *présente* du curé écrivant son journal que pour un discours raconté, et qu'ainsi la narration est véritablement tirée vers le discours spéculatif, qu'elle y adhère, qu'elle ne se donne plus comme une représentation pure et simple d'un fait (ou d'un discours) qui a effectivement eu lieu en dehors du procès d'écriture, mais qu'elle participe au mouvement interne de ce procès d'écriture. La locution « si vous aimez mieux » illustre bien cette sollicitation : on ne sait pas si elle est adressée au curé de Norenfontes ou à un lecteur imaginaire.

⁷ Je respecte la ponctuation, et le rapport majuscules-minuscules.

[Ici est inséré dans le texte un tableau, visible ci-dessous dans la reproduction scannée de la p. 6 du mémoire.]

- 6 -

nouveau discours de type spéculatif, (appréciation sur la paroisse) mais intégré dans la narration, (c'est ce que le curé d'A. a dit au curé de N.) L'effet de déséquilibre provient de ce que ce dernier discours n'étant pas "entre guillemets" et étant marqué au présent, il peut aussi bien passer pour une réflexion présente du curé écrivant son journal que pour un discours raconté, et qu'ainsi la narration est véritablement tirée vers le discours spéculatif, qu'elle y adhère, qu'elle ne se donne plus comme une représentation pure et simple d'un fait (ou d'un discours) qui a effectivement eu lieu en dehors du procès d'écriture, mais qu'elle participe au mouvement interne de ce procès d'écriture. La locution "si vous aimez mieux" illustre bien cette sollicitation: on ne sait pas si elle est adressée au curé de Norenfontes ou à un lecteur imaginaire.

:	Spéculatif	:	Narratif	:
:		:	Spéculatif	:
:	Réflexion sur le	:	-----	:
:	paroisse	:		:
:	-----	:		:
:		:	Je le disais hier	:
:	-----	:	-----	:
:		:	Réflexion sur la	:
:	←-----→	:	paroisse	:
:		:	-----	:
:		:	M. le curé m'a ri	:
:		:	au nez	:
:	-----	:	-----	:
:	Réflexion sur	:		:
:	le curé	:		:
:	-----	:	-----	:
:		:	Présent	:
:		:	-----	:
:	PRESENT	:	P A S S E	:
:	-----	:	-----	:

Nous verrons de cette structure de résorption du narratif dans le procès d'écriture du *Journal* qu'elle est également très fréquente dans le livre⁸.

Ceci est donc la première question de la possibilité d'écrire, celle qui est (peut-être) propre à tout discours. Mais on aura remarqué que dans le mouvement même de lecture de cette première question, est apparue la mention du *curé écrivant son journal* c'est-à-dire de ce qui fait que le texte se donne, se manifeste, « s'affiche » comme fait d'écriture. C'est là cette deuxième question, qui englobe la première en même temps qu'elle en est le redoublement. Redoublement, parce qu'on ne peut pas dire qu'elle lui soit d'aucune manière juxtaposée, même s'il est bon de les distinguer d'un point de vue de méthode ; parce qu'elle lui est (peut-être) consubstantielle, parce qu'elle peut être la *question de l'écriture* elle-même, manifestée, affichée. Mais redoublement cependant, car elle est surtout (quoique pas uniquement) présente dans une instance spécifique du discours, l'instance métalinguistique, par laquelle le discours parle sur le discours. Mais qui l'engobe enfin, puisque la question première nous est visible dès lors que le discours s'ouvre et s'apparaît, alors qu'il nous faudra, pour reconnaître la seconde, interroger un matériel textuel plus vaste, et spécifiquement cette instance métalinguistique qui exige, pour être, *l'intertextualité* associant le discours qui parle et le discours dont on parle.

Nous voilà donc questionné, par cette seule remarque, sur la légitimité de lire le redoublement de la question au sein de la question elle-même. Et, avouons-le, cette légitimité n'est que partielle. Elle omet ce simple fait que le texte que nous avons lu n'inaugure pas le livre, qu'il est précédé par le titre de celui-ci. Titre qui a bien cette propriété, entre autres, de désigner le texte comme faisant partie d'un journal, c'est-à-dire de le donner explicitement comme fait d'écriture. On nous objectera que c'est le fait de tout livre que d'apparaître comme fait d'écriture, puisqu'il est un livre, avec son graphisme, sa couverture, son titre, et toutes ⁹marques culturelles qui y sont attachées. Certes. Mais on peut chercher à doubler cette apparence, en accédant à l'illusion représentative, de quelque ordre qu'elle soit, narrative (« Aujourd'hui maman est morte ») ou descriptive (« La petite ville de

⁸ Un bon nombre de ces annonces (nous verrons, nous reviendrons etc.) qui parsèment ce début de mémoire ne sont pas exactement suivies d'effet. Mais certaines le sont.

⁹ Il me semble qu'il faut lire : toutes les marques.

Verrières peut passer pour une des plus jolies de Franche-Comté »)¹⁰ ; soit en taisant leur statut scriptural, soit par des artifices de même nature que ceux dont usent certaines œuvres cinématographiques qui commencent avant leur générique, pour donner l'illusion de commencer avant leur début, et par là même de ne pas commencer du tout, d'être dans la salle, dans la conscience, dans la vie, renforçant d'autant plus le mirage de la représentation qu'elles en jouent.

C'est de l'ordre du lieu commun que de dire aujourd'hui que la littérature contemporaine a suivi le chemin inverse, mettant de plus en plus en cause son existence scripturale. Sans nous interroger, pour l'instant, sur la validité d'ensemble de cette affirmation, nous pouvons dire provisoirement que donner un livre sous la forme-journal (de même que le roman par lettres), c'est en effet se donner la possibilité *vraisemblable* d'y développer une problématique d'écriture. Examinons comment apparaît cette problématique au début du livre.

Le texte qui nous a occupé un moment fait bien image du mouvement de redoublement dont nous parlons ici. En effet, il n'est pas clos sur la structure du *paragraphe* qui peut faire illusion. Non seulement il est précédé par le titre, dont nous avons vu la fonction qu'il peut avoir à cet égard, mais encore il est immédiatement suivi par les phrases :

Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. Comme tant d'autres paroisses.

C'est bien évidemment d'un redoublement qu'il s'agit ici, puisque ces phrases font écho, en le transformant, au premier énoncé du livre :

Ma paroisse est une paroisse comme les autres.

Il y aurait beaucoup à dire sur la structure formelle de cette reprise, et en particulier sur la distribution lexématique¹¹ des deux énoncés. Contentons-nous de faire la remarque suivante :

/ Paroisse / être / Paroisse / comme / autres /
/ Paroisse / être / Dévorée – ennui / Comme / autres / Paroisses
Voilà le mot

Ce schéma laisse de côté bien des choses, en particulier le rôle éminent de la locution *tant*. On peut cependant dire grossièrement que le redoublement a ici une double fonction :

¹⁰ Respectivement premières phrases de *L'Étranger*, de Camus, et de *Le Rouge et le noir*, de Stendhal.

¹¹ Je supprime un des accents de « lexématique », par conformité avec lexical (correctement orthographié quelques lignes peu plus bas), lexique, etc.

1) une fonction de *répétition*, puisque le matériel lexématique du premier énoncé se retrouve intégralement dans le second, ce qui joue un rôle évident par rapport au déplacement observé au premier paragraphe ;

2) une fonction d'introduction d'un matériel lexical nouveau, qui prend valeur d'être incorporé au sein de la répétition.

Ici est l'événement : ce nouveau matériel ne se donne pas sous la forme d'un jugement d'essence univoque, comme c'était le cas dans le premier énoncé. Il se profère dans l'articulation d'un jugement d'essence et d'une problématique linguistique. « Voilà le mot »¹² : ici s'ouvre le domaine de la problématique d'écriture *manifestée*. Mais s'ouvrant ici, ce domaine ne laisse pas le premier paragraphe dans son *avant*, dans son *dehors*. Grâce au titre d'une part, et grâce à la structure de répétition que nous venons d'évoquer d'autre part, ce domaine affecte aussi le premier paragraphe, et il en sera de même pour tout le livre.

Cependant, pour mieux approcher cette question d'écriture, il nous faut nous intéresser à une autre instance que le paragraphe : nous voulons parler du « texte », terme par lequel nous désignerons désormais l'espace de discours situé entre deux interlignes blancs. Remarquons tout d'abord que le livre comprend en tout et pour tout trois chapitres, ou trois parties, dont la première compte dix-huit pages (Pléiade, p. 1031-1049¹³), et la seconde cent soixante dix-huit (p. 1040-1227). L'existence de cette première partie liminaire n'est rien moins que gratuite ou neutre. Sa fonction est précisément de mettre en place la problématique d'écriture dont il est ici question.

Nous lirons cette problématique à trois niveaux : comme une réappropriation des silences, comme une textualisation du dérobement, et comme une thématique de la honte.

*
* *
*

Il y a du langage qui court, se déplace, s'affiche, se consomme. Ce langage qui se transporte, se faufile ou s'étale sans qu'y aient prise ceux qui le véhiculent, comme autonome, mû par sa propre logique :

Hélas ! il y a un mot *qui commence à courir les presbytères*, un de ces affreux mots dits « de poilu » qui, je ne sais comment ni pourquoi, ont paru drôles

¹² J'ajoute les guillemets.

¹³ Cf. ci-dessus note 6 de cette première partie.

à nos aînés, mais que les garçons de mon âge trouvent si laids, si tristes. (P. 1033. Nous soulignons.)

Nous avons tâché de faire bon accueil à des mots « emporte-pièce » qui n'emportent rien du tout. (...) Bref, M. L'archiprêtre nous a conté beaucoup d'anecdotes qu'il appelle, selon l'usage, des traits. (...) mais il en est de la plupart de ces fameux « traits » comme des vins de terroir (...) Ils ne supportent pas le voyage. (P. 1033-1034)

Tradition ! grognent les vieux. Évolution ! chantent les jeunes. (P. 1044)

Elle ne passe pas pour une mauvaise personne et même était jadis, me dit-on, assez exacte aux offices. (P. 1047)

Je crois qu'on interprète assez mal la décision que j'ai prise, voilà quinze jours, de me passer du service d'une femme de ménage. (P. 1048).

Ce langage qui se donne sur le mode de la *consommation*, met en cause la propreté et la propriété de la parole ; impersonnel, il voile son origine :

Fréquenter les beaux esprits, c'est en somme dîner en ville, et on ne vas pas dîner en ville au nez des gens qui meurent de faim. (P. 1033-1034)

Il en est de ces fameux « traits » comme des vins de terroir, qui doivent se consommer sur place. (P. 1043. Nous soulignons.¹⁴)

C'est d'ailleurs étonnant ce que l'argot des tranchées a pu réussir à exprimer d'idées sordides en images lugubres, mais *est-ce vraiment l'argot des tranchées* ? (P. 1033. Nous soulignons.)

Il est sans doute un autre langage, corrosif, singulier, inexorable, qui frappe et qui érode, celui du curé de Torcy (« Si je te disais... Mais je te le dirai un autre jour, pour le moment tu m'as l'air trop mal fichu, *je risquerais de te voir tomber faible* ». (P. 1042. Nous soulignons.)¹⁵ Il a prononcé ces derniers mots d'une voix si sombre que j'ai dû pâlir – ou plutôt jaunir, ce qui est, hélas, ma façon de pâlir depuis des mois – car il m'a versé un second verre de genièvre et *nous avons parlé d'autre chose*. » (P. 1046. Nous soulignons.)¹⁶, mais les personnes comme le curé d'Ambricourt n'y ont pas accès. Au curé de Torcy, il faudrait ravir « sa santé, son courage, son équilibre » (P. 1036), et il n'en est pas question. Alors, il faut se taire. Certains silences ont cette puissance de dévoilement, plus *juste* à tous égards

¹⁴ Mais le manuscrit ne comporte pas ici de soulignement. Je suppose qu'il s'agissait du mot « consommer ».

¹⁵ Je rétablis des parenthèses.

¹⁶ Le tapuscrit omet la parenthèse ouvrante, que je rétablis.

que cette parole courante, régnante, incontestable, mais silence inquiet et non pas pacifique, tendu et qui peut servir à toutes les causes :

Mais dans ces maisons que ne trouble aucun écho du dehors, le silence atteint à une qualité, une perfection véritablement extraordinaire, le moindre frémissement y est perçu par des oreilles d'une sensibilité devenue exquise.... Et il y a de ces silences de salle de chapitre qui valent un applaudissement. (P. 1034)

Et comme il arrive dans le¹⁷ silence de ces vies paysannes toujours secrètes, que l'appétit des monstres aille croissant, l'homme vieilli ne se supporte plus qu'à grand peine et toute sympathie l'exaspère, car il la soupçonne d'une espèce de complicité avec l'ennemi intérieur qui dévore peu à peu ses forces, son travail, son bien. (P. 1048)

Impossible donc de se fier à ce silence absolu, à ce vide total de parole, d'autant qu'à se décrire, et même à se louer, il se produit déjà dans un discours, il craque, il se craquèle, il s'échappe à cette absence pure et originaire de tout langage que l'on voudrait contempler. Le silence ne se donne que sous le mode de ce qui l'ébranle (« le moindre frémissement y est perçu par des oreilles d'une sensibilité devenue exquise ») ou le conteste : « il y a de ces silences de salle de chapitre qui *valent un applaudissement*. (Tandis qu'une sermonne épiscopale...) »¹⁸ (Nous soulignons.)

Mais il est un silence de l'écriture. On peut à loisir y parler de son silence, sans pour autant le produire dans une parole bruyante et sonore, sans autre bruit que le griffonnement de la plume sous la lampe. Et puisqu'on peut aussi y résorber ces paroles mauvaises, folles, sans pour autant les taire tout à fait, on peut se donner l'illusion provisoire d'une réappropriation de l'innocence, du silence, de la paix.

J'ai voulu lui dire un mot de son cabaret (...) Je n'ai pas osé. (P. 1048)

J'ai mes épreuves, il a les siennes. Mais il m'en coûte, moi, de les taire. (P. 1040)

Oh, je sais bien que ce sont des idées folles, que je ne puis même pas prendre au sérieux, des rêves... (P. 1032)

Évidemment, ce sont là des pensées que je garde pour moi. (P. 1032)

¹⁷ Je corrige une coquille (la). Ci-dessous, je ne signalerai plus systématiquement cette sorte de rectifications.

¹⁸ Je respecte la mise en forme de l'original. Je suppose que l'alinéa apparaît comme tel dans l'ouvrage cité. La référence de pagination figure dans le groupe de citations au paragraphe précédent.

Peut-être encore... dois-je le dire ? (P. 1054)

Tandis que je griffonne sous la lampe ces pages que personne ne lira jamais (P. 1049)

Mais ce moment inaugural de l'écriture comme réappropriation d'un silence, que nous avons dû isoler pour le dire, ne se donne jamais dans le texte comme pur et homogène. On accuserait aisément notre lecture d'un grave contre-sens, en accolant aux passages cités tous ceux qui viennent dès l'abord contester cette réappropriation, la détruire, si l'on perdait de vue que notre lecture à trois niveaux opère une distinction qui n'a valeur que de méthode, et que, passant au second de ces niveaux, il nous faut maintenant dire ceci : dès que cette origine de l'écriture donne naissance à un discours, elle se dérobe, s'échappe, se rature. On avait résolu d'écrire pour fixer, pour incarner la présence à soi, à sa pensée, à Dieu. On voulait que le texte fût l'expression stable de cette présence retrouvée, dans laquelle on prendrait sa place. Le texte, on le dit maintenant, était donc en fait destiné à surmonter, à doubler, à tourner un dérobement originaire dans lequel s'échappait la présence, la pensée¹⁹.

J'espérais que ce journal m'aiderait à fixer ma pensée qui se dérobe toujours aux rares moments où je puis réfléchir un peu. Dans mon idée, il devait être une conversation entre le bon Dieu et moi, un prolongement de la prière, une façon de tourner les difficultés de l'oraison, qui me paraissent encore trop souvent insurmontables, en raison peut-être de mes douloureuses crampes d'estomac. (P. 1048).

Et voilà que le texte lui-même s'esquive. Et voilà qu'il prend figure dans un discours qui n'est plus à l'image de son projet inaugural. On le voulait un prolongement de la vie, de la conscience, et voilà qu'il apparaît à la relecture, comme un dépôt, un déchet, où prend forme une image de soi démesurée, défigurée, accusatrice. Voilà que la présence à soi, que l'on voulait pleine mais soutenue, rigoureuse, réfléchie, exigeante, se coule dans la parole, se liquéfie, et s'échappe comme sous la forme de pleurs.

Je relis ces premières pages de mon journal sans plaisir. (p. 1034)

Lorsque je me suis assis pour la première fois devant ce cahier d'écolier, j'ai tâché de fixer mon attention, de me recueillir comme pour un examen de conscience. Mais ce n'est pas ma conscience que j'ai vue de ce regard intérieur ordinairement si calme, si pénétrant, qui néglige le détail, va d'emblée à

¹⁹ En recopiant, je commence à percevoir dans ce paragraphe l'arrivée de tournures et de manières qui me paraissent clairement traduire la nouvelle influence de Derrida. Impression confirmée dès les pages suivantes. Voir introduction.

l'essentiel. (...) Il faudrait parler de soi avec une rigueur inflexible. Et au premier effort pour parler de soi, d'où viennent cette pitié, cette tendresse, ce relâchement de toutes les fibres de l'âme et cette envie de pleurer ? (P. 1036)

Et voilà qu'il me découvre la place énorme, démesurée, que tiennent dans ma pauvre vie ces mille petits soucis quotidiens dont il m'arrivait parfois de me croire délivré. J'entends bien que notre seigneur²⁰ prend sa part de nos peines, même futiles, et qu'il ne méprise rien. Mais pourquoi fixer sur le papier ce que je devrais au contraire m'efforcer d'oublier à mesure ? (P. 1048-1049)

Le sort du texte sera dès lors une suite de lectures et de destructions, à relire, à déchirer, où oublier, à brûler, à relire encore. Texte où le texte rêve sa propre destruction, la dissolution de toute trace qui régènerait *l'avant* du livre, ce qui désormais va apparaître, en illusion archéologique, comme un silence originaire et pur. On voudrait ici évoquer ce texte de Jacques Derrida où il est fait mention de « la guerre et des ruses dont l'origine de l'œuvre est ainsi l'enjeu, entre l'auteur qui lit et le premier lecteur qui dicte. »²¹

J'ai décidé ce matin de ne pas prolonger l'expérience au-delà des douze mois qui vont suivre. Au 25 novembre prochain, je mettrai ces feuilles au feu, je tâcherai de les oublier. Cette résolution prise après la messe ne m'a rassuré qu'un moment. (P. 1035)

Mieux vaut d'ailleurs pousser l'expérience jusqu'au bout – je veux dire au moins quelques semaines. Je m'efforcerai même d'écrire sans choix ce qui me passera par la tête (il m'arrive encore d'hésiter sur le choix d'une épithète, de me²² corriger), puis je fourrerai mes paperasses au fond d'un tiroir et je les relierai un peu plus tard à tête reposée. (P. 1049)

Il nous paraît difficile de lire *aujourd'hui* ces textes sans faire référence aux acquis de la pensée contemporaine, et tout ce qui a été dit ces dernières années sur la thématique du déplacement, du décentrement, de la dépossession du sujet dans son discours. Nous pensons en particulier au sort fait par Jacques Derrida au concept de *supplément* à propos de Lévi-Strauss (*L'Écriture et la différence*, pp. 423-427²³), et à propos de Rousseau (*De la grammatologie*, pp. 203-234)²⁴, en éclairant la double valeur de ce concept

²⁰ J'ignore si la minuscule figure dans le roman ou bien résulte de mon inattention de l'époque.

²¹ Je note l'étrange écho, involontaire ou bien enfoui loin dans la mémoire, entre cette citation de Derrida et ce que j'indiquais dans l'introduction à « Sur les tâches de la critique » (préface de ce texte, p. 4.) « Sur les tâches de la critique », in *La Pensée*, n° 139, juin 1968. Réédition sur <http://denisguenoun.org/2020/06/05/la-pensee-juin-1968/>

²² Je corrige (*sic*) une coquille (ma).

²³ Sur la découverte de Derrida, voir l'introduction.

²⁴ Et de Freud, in *Freud et la scène de l'écriture* (*L'écriture et la Différence*, p. 314) [Note du tapuscrit original, dont je respecte la mise en forme et la typographie.] J'ai donc dû passer sans

(surabondance de signifiant et supplément à un manque). Contentons-nous d'évoquer ici l'inversion opérée par Jacques Lacan dans la problématique du langage (à la suite de l'acquis de la pensée linguistique) par laquelle celui-ci n'apparaît plus comme une *expression*, voire un *attribut* de la personne, mais un ordre symbolique préexistant à l'individu et dans lequel celui-ci vient à prendre sa place. Mais nous avons ici besoin d'un autre aspect du texte de Lacan qui, pensons-nous, éclairera suffisamment de lui-même la problématique d'écriture dont nous avons parlé, sans qu'il soit ici nécessaire de le commenter, en même temps qu'il nous introduira à notre troisième niveau de lecture.

Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Le sujet de n'y engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui n'en laissent pas moins incohérente l'idée, de rectifications qui n'atteignent²⁵ à dégager son essence, d'états et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui se font souffler à l'animer, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été que son œuvre dans l'imaginaire et que cette œuvre déçoit en lui toute certitude. Car de ce travail qu'il fait de la reconstruire *pour un autre*, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui fait construire *comme un autre*, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée *par un autre*. (Écrits, p. 249)²⁶

Il suffirait de faire ici un collage de certains textes du *Journal* pour voir à quel point il est vrai que, dans le livre, la problématique de la dépossession de soi dans l'écriture est liée à la production imaginaire d'une image du moi (le moi) qui apparaît comme celle d'un autre. Et ce n'est pas sans surprise que nous avons rencontré, au cours de l'un de ces textes, la mention d'un miroir, objet que Jacques Lacan reconnaît pour être l'opérateur premier de cette production imaginaire, dans les premières années de l'enfance. Lisons :

Lorsque je me suis assis pour la première fois devant ce cahier d'écolier, j'ai tâché de fixer mon attention, de me recueillir comme pour un examen de conscience. Mais ce n'est pas ma conscience que j'ai vue de ce regard intérieur ordinairement si calme, si pénétrant, qui néglige le détail, va à l'essentiel. Il semblait glisser à la surface *d'une autre conscience* jusqu'alors inconnue de moi, d'un miroir trouble où j'ai craint tout à coup de voir surgir un visage – quel

tarder à *De la Grammatologie*, Minuit, 1967, qui avec le précédent et *La Voix et le phénomène* (PUF 1967) – triplé simultanément chez trois grands éditeurs – lança Derrida dans une subite et large notoriété. Il me semble que je n'ai lu le troisième ouvrage qu'à l'automne.

²⁵ N'ayant pas le volume des *Écrits* sous la main, j'ignore s'il manque le mot « pas ».

²⁶ Il s'agit de l'édition des *Écrits* (Seuil, 1966), que j'avais commencé de lire avec attention.

visage : le mien peut-être ?... Un visage retrouvé, oublié. [Comme un autre. P. 1036. Nous soulignons.²⁷]

Tandis que je griffonne sous la lampe ces pages *que personne ne lira jamais* [par un autre, D.G.] j'ai le sentiment d'une présence invisible qui n'est sûrement pas celle de Dieu – plutôt d'un ami fait à mon image, bien que distinct de moi, d'une autre essence... Hier soir, cette présence m'est devenue tout à coup si sensible que je me suis surpris à pencher la tête vers je ne sais quel auditeur imaginaire [pour un autre, D.G.], avec une soudaine envie de pleurer qui m'a fait honte. (P. 1049.) [Nous soulignons.]

Ce qui nous importe ici, c'est qu'à respecter le mouvement de ces textes, nous débouchons nécessairement sur la honte. Il nous paraît en effet que le mouvement scindant par lequel se produit cette unité imaginaire est l'opérateur de toute conscience de soi, y incluant tout ce que le mot *conscience* a d'implications éthiques. C'est bien cette dépossession, cette dissociation de soi dont la parole est l'agent, qui rend possible cette haine de soi que Bernanos fustige dans toute son œuvre, et que le *Journal* combat avec une si grande force. Lorsque le curé écrit qu'« il faudrait parler de soi avec une rigueur inflexible », on comprend que cette rigueur, cette exigence, n'est d'aucune manière apparentée à la haine de soi, dont ce sera le message de tout le livre que de la réduire ; mais que c'est bien au contraire « cette pitié, cette tendresse, ce relâchement de toutes les fibres de l'âme et cette envie de pleurer », image délavée de l'amour, qui prépare²⁸ à la haine et à la honte leur terrain et leurs ressources. « Et jusqu'au seuil de l'agonie, telle parole arrachée par l'angoisse témoigne encore d'une haine de soi pour laquelle il n'est peut-être pas de pardon. »²⁹ Que cette insistance sur « une soudaine envie de pleurer qui m'a fait honte » nous soit l'occasion de regretter qu'on ait (trop) souvent lu un *Journal* quelque peu pleurnichard.

Si tout ce développement a un sens, il faut dire que l'écriture et l'expérience morale sont indissociables³⁰. Nous croyons avoir ainsi montré

²⁷ Dans le document original, mes interventions sont séparées du texte par les guillemets qui entourent la citation. Comme j'ai fait disparaître ceux-ci, je place mon commentaire entre crochets.

²⁸ Je rectifie l'accord du verbe (préparent).

²⁹ C'est avec des passages comme celui-ci que la relecture d'un texte refermé depuis plus de cinquante ans prend une valeur de témoignage irremplaçable sur ce que je tentais de penser à vingt-deux ans – et sur ce que j'éprouvais aussi, dont cette recherche portait la trace. Comme la réception d'une lettre de soi à soi, postée il y a un demi-siècle.

³⁰ « Que l'écriture est une expérience morale » est, si je me souviens bien, le (sous-) titre d'un (sous-) chapitre d'un roman écrit l'année précédente, et détruit peu après. À propos de cet épisode, voir *Matthieu* (essai, à paraître, Labor et Fides 2021), et *L'Expérience* (titre actuel, mais qui a beaucoup varié, d'un chantier 2008-2018, inédit).

que l'écriture ne fait pas seulement image de cette expérience, qu'elle n'a pas pour seule fonction d'en témoigner, mais qu'elle en est aussi le support, l'agent, la condition de possibilité. L'écriture et l'éthique sont liées, par une commune dépendance, à la possibilité de la trace (de l'inscription, de l'œuvre).

Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, qui est le livre de vie. Les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, selon leurs œuvres. La mer donna les morts qui s'y trouvaient, la mer et le séjour des morts donnèrent les morts qui s'y trouvaient, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres. La mort et le séjour des morts furent jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort, l'étang de feu. « Quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie » fut jeté dans l'étang de feu. Apocalypse (20 :12)³¹

On sait que ce n'est, pour la trace, l'inscription, qu'un artifice ou une forme de redoublement que de se donner *sous rature* :

...astique que j'astique (...) elle cirait et frottait (...) passait ses nuits à quatre pattes entre son seau et sa vassingue – arrose que j'arrose – (...) Son tort, ça n'a pas été de combattre la saleté, bien sûr, mais d'avoir voulu l'anéantir, comme si c'était possible. Une paroisse, c'est sale, forcément. Une chrétienté, c'est encore plus sale. (P. 1038).

*
* *
*

C'était là le geste d'une triple lecture, par laquelle nous avons tenté d'éclairer la présence, les fonctions et le mouvement d'une question d'écriture. Essayons maintenant d'étudier la distribution formelle des textes où cette question est *marquée* par la présence d'un discours métalinguistique. Ce dernier terme est d'ailleurs impropre, puisqu'il ne s'agit pas de nous intéresser à tous les textes où il est question du langage, du discours, mais bien à ceux où il est question du *Journal* et de son procès d'écriture. Métatextuel conviendrait donc mieux.

La partie (ou chapitre) que nous étudions ici comprend huit « textes », selon la définition que nous en avons donnée³² plus haut (p. 9³³). L'édition

³¹ Encore peu familier, à l'époque, de l'usage des citations bibliques, je n'en indiquais pas la traduction.

³² Je corrige la faute d'accord (donné).

³³ P. 19 de cette édition.

de la Pléiade n'en donne que sept (par juxtaposition des « Textes³⁴ » 6 et 7). Nous choisissons la distribution de l'édition Plon car, dans cette partie, comme d'ailleurs dans la plupart des cas dans le reste du livre, un passage extrêmement spéculatif et l'ouverture d'un passage narratif simple (nous définissons ce terme plus bas) sont toujours séparés par un blanc.

On ne joue pas contre Dieu / Reçu la réponse de ma tante Philomène. (P. 1034)

Cette envie de pleurer / J'ai été voir hier le curé de Torcy (P. 1036)

et donc

Il n'est peut-être pas de pardon / Je crois qu'on interprète assez mal (p. 1046)

comme, par la suite

comme un ange / Jour anniversaire (P. 1032)

l'ange n'est pas revenu / Mme Pégriot est arrivée hier (P. 1034)

etc...

Trois sur huit de ces « textes » font une mention explicite du journal. Il est intéressant de remarquer que ces trois textes sont exclusivement consacrés au journal, ou plus exactement (puisque la réflexion sur l'écriture a des prolongements spéculatifs), qu'ils ne comportent aucune autre fonction narrative. (Description d'événements, de lieux, de personnes etc...). Si nous les désignons par un I la distribution s'en représente ainsi :

0 I 0 I 0 0 0 I

(1³⁵) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8)

Cette distribution possède une première marque de régularité, en ce que tous les « textes » considérés sont à une place affectée d'un nombre pair. Ce sont là comme les « temps forts » de cette distribution, à laquelle nous pouvons comparer une distribution accentuelle fréquente dans les octosyllabes.

³⁴ Je respecte le graphisme du mémoire (majuscule).

³⁵ Comme on peut le voir dans les pages scannées ci-dessous, la « machine à écrire » utilisée pour dactylographier le mémoire ignore le chiffre arabe 1, auquel il faut toujours substituer le I. Je rectifie ci-dessous, pour ne pas accroître la difficulté de lecture.

coupants et clairs comme un rasoir³⁶

0 I 0 I 0 0 0 I

Cette distribution a pour premier effet simple de faire débiter le chapitre sur un discours narratif ou spéculatif, et de le faire clore sur un discours métalinguistique, ce qui manifeste bien la fonction de mise en place de la problématique que nous avons reconnue à ce chapitre.

Il reste que la distribution accentuelle parfaitement régulière d'un octosyllabe serait :

les croix de bois des tombes neuves³⁷

0 I 0 I 0 I 0 I

et que donc, si nous attribuons quelque pertinence au critère de régularité, nous devons interroger tout particulièrement le « texte » 6, qui est celui où la régularité est rompue.

Étudions, à propos de ces « textes », la répartition d'un certain nombre de marques narratives. On considèrera :

I) *Les marques narratives simples*, c'est-à-dire la narration d'un certain nombre de faits affectée de deux caractéristiques

- a) les faits racontés sont extérieurs au procès d'écriture du journal
- b) l'objet propre de la narration n'est pas la représentation d'un discours.

Exemple :

Reçu la réponse de ma tante Philomène avec deux billets de cent francs – juste ce qu'il faut pour le plus pressé. L'argent file entre mes doigts comme du sable, c'est effrayant. (P. 1036)

La narration inclut l'évocation d'un discours (réponse de la tante) mais ce discours n'est pas représenté et il n'est pas l'objet de la narration.

II) *La représentation narrative d'un discours à fonction narrative*, c'est-à-dire dont la représentation concourt à la relation d'un certain nombre de faits.

Exemple :

³⁶ Verlaine, « Femme et chatte », in *Poèmes saturniens* (1866).

³⁷ Verlaine, « *Sub urbe* », in *Poèmes saturniens*.

Mon confrère Verchin, qui n'est pas toujours des plus discrets³⁸, a cru devoir faire, sous forme de plaisanterie, allusion, devant M. Pamire, à ce malentendu. (P. 1035)

III) *La représentation narrative d'un discours à fonction spéculative*, c'est-à-dire qui est présenté pour sa propre valeur de réflexion sur le monde, la vie etc...

Exemple :

D'où vient que le temps de notre petite enfance nous apparaît si doux, si rayonnant. (P. 1045)

Voici la répartition des marques :

[Tableau figurant sur la p. 20 du mémoire, scannée ci-dessous p. 30.]

La justification est présentée dans le tableau suivant, p. 21.

[Tableau figurant sur la p. 21 du mémoire, scannée ci-dessous p. 31.]

On aura compris que nous notons, dans chaque cas, le fait que le « texte » *est ou non*, marqué, sans considération du nombre éventuel de marques d'une même catégorie dont il peut être affecté. (Exemple : le « texte » 5 en possède, bien évidemment, de nombreuses de type III). Ceci requiert un type d'investigation que nous envisagerons ultérieurement.

La lecture de ce tableau nous apprend :

a) que les textes 2, 4 et 6 n'ont aucune marque narrative (ce que nous avons déjà noté)

b) qu'il existe un ordre de dépendance des marques, de bas en haut, soit :

- tous les textes marqués selon la catégorie I le sont aussi selon la catégorie II, la réciproque n'étant pas vraie ;
- tous les textes marqués en II le sont aussi en III, la réciproque n'étant pas vraie.
- dans tous les cas, il n'y a qu'une défection à ce que se vérifie la réciproque, défection qui est toujours distribuée à l'extrême droite de la série 4 ce que nous expliquons plus bas.)

[Ici est intégré le tableau figurant sur la p. 21 du mémoire, scannée ci-dessous p. 31.]

³⁸ Je maintiens cet accord défectueux, sans savoir s'il est dans la citation d'origine.

c'est-à-dire qui est représenté pour sa propre valeur de réflexion sur le monde, la vie etc

Exemple : " D'où vient que le temps de notre petite enfance nous apparaît si doux, si rayonnant." (P. 1045)

Voici la répartition des marques:

	(I)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)
(A)	0	I	0	I	0	0	0	I
Narratif simple	+	-	+	-	+	+	+	-
Représentation discours à fonction narrative	+	-	+	-	+	+	-	-
Représentation discours à fonction spéculative	+	-	+	-	+	-	-	-

La justification est présentée dans le tableau suivant, P. 21.

On aura compris que nous notons, dans chaque cas, le fait que le "texte" est ou non, marqué, sans considération du nombre éventuel de marques d'une même catégorie dont il peut être affecté (Exemple: Le "texte" 5 en possède, bien évidemment, de nombreuses de type III). Ceci requiert un type d'investigation que nous envisagerons ultérieurement.

La lecture de ce tableau nous apprend:

- a) que les textes 2, 4, et 8 n'ont aucune marque narrative (ce que nous avons déjà noté)
- b) qu'il existe un ordre de dépendance des marques, de bas en haut, soit:
 - tous les textes marqués selon la catégorie I le sont aussi selon la catégorie II, la réciproque n'étant pas vraie.
 - tous les textes marqués en II le sont aussi en III, la réciproque n'étant pas vraie

- 21 -

- dans tous les cas, il n'y a qu'une défection à ce que se vérifie la réciproque, défection qui est toujours distribuée à l'extrême droite de la série (ce que nous expliquons plus bas).

	I	II	III
(1)	+ hier sur la route (P. 1031)	+ M. l'archiprêtre nous a conté (P. 1034)	+ Je le disais hier (P. 1031)
(2)	-	-	-
(3)	+ Reçu la réponse (P. 1036)	+ Mon confrère de Verchin (P. 1035)	+ Nous autres commerçants (P. 1035)
(4)	-	-	-
(5)	+ J'ai été voir hier (P. 1036)	+ Pas faneuse la mine (P. 1036)	+ D'où vient que le temps (P. 1045)
(6)	+ L'adjoint est arrivé (P. 1047)	+ Il m'apportait une bonne nouvelle (P. 1047)	-
(7)	+ J'ai disposé de 200F. (P. 1048)	-	-
(8)	-	-	-

c) la considération du produit des marques donne :

(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)
+	-	+	-	+	-	+	-

ce qui nous confirme dans l'idée d'un rôle singulier du « texte » (6), puisque c'est le seul qui soit en disparité avec la distribution de départ (A)³⁹. Ceci veut dire tout simplement que dans tous les cas de « textes » marqués (les seuls qui nous intéressent ici), sauf pour le (6), le nombre de marques est impair. Ce qui veut dire encore, compte tenu de la dépendance dont nous avons parlé, que pour les textes 1, 3, 5, 7, il existe une solidarité dans la présence/absence des marques II et III, (les deux types de représentations de discours), qui sont soit présentes toutes les deux, soit toutes les deux absentes. Seul le « texte » (6) rompt cette solidarité.

d) la considération de la somme des marques donne :

(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)
3	0	3	0	3	2	1	0

ce qui veut dire : dans la moitié gauche de la série, la distribution du nombre des marques est en alternance régulière. Dans la moitié droite, elle est régulièrement décroissante. La question qui va nous préoccuper maintenant est la suivante : cette décroissance régulière du nombre des marques narratives est-elle en rapport avec la mise en place de la problématique d'écriture qui fait ici notre objet ?

À considérer cette nouvelle distribution, l'intérêt se déplace du « texte » (6) vers le « texte » (5), qui inaugure le procès d'affaiblissement narratif. Et ce « texte » en effet se signale à notre attention par une double singularité

– il est considérablement plus long que tous les autres, puisqu'il compte à lui seul onze pages (PP. 1036-1047) sur les dix-huit du chapitre.

– Il possède un nombre considérable de marques de types III, c'est-à-dire que la quasi-totalité de ce « texte » est consacrée à la relation des paroles du curé de Torcy.

³⁹ Figurant sur le tableau p. 20 du mémoire, ci-dessus p. 30.

C'est la première des grandes « scènes » du livre, mais elle se caractérise en ceci que la fonction des propos du curé de Torcy est presque uniquement spéculative. Si l'on excepte quelques notations marginales (Dumouchel, par exemple), on peut dire que les « histoires » racontées par le curé de Torcy et les personnages évoqués n'ont pas de fonction narrative simple (rapport à des faits ultérieurs du livre) mais qu'ils sont choisis par lui à titre d'illustration de son propos spéculatif. Mais le simple fait que les paroles du curé soient ainsi rappelées suppose :

– une convention d'écriture. En effet il est bien évident que le curé écrivant son journal ne transcrit pas les paroles réelles, exactes du curé de Torcy telles qu'elles ont été *réellement* prononcées hier, pour des raisons de mémorisation évidentes, et aussi parce que le style de ces paroles est un style écrit. Nous entendons bien qu'il est affecté des marques culturelles qu'on attribue, *par écrit* à un style oral (guillemets, fréquence des interrogations et exclamations, constructions « orales » du type « pas fameuse la mine » etc...). Mais ceci n'est rien d'autre que l'écriture du parlé. La très grande élaboration des propos, l'absence de répétition, les chutes spectaculaires, la construction des développements, voire même l'existence des *italiques* à *ingenium* (P. 1040), montrent bien que c'est là un texte scriptural.

– la convention culturelle du livre. Car il y a peu de vraisemblance que le curé de campagne écrivant son journal possède une habileté narrative aussi grande, qui ferait presque de son journal un très grand roman. Nous disons *presque* car il y a dans le livre un certain nombre de choses qui ne *peuvent pas* être dans le journal, par exemple les lignes du type de :

N. B. Une dizaine de pages déchirées manquent au cahier. Les quelques mots qui subsistent ont été raturés avec soin. (P. 1114)

ou bien la lettre de Dufréty, ou bien le nom de l'auteur et la liste de ses œuvres.

On peut dire ainsi que le « texte » (5) assume une fonction de *textualisation* de la narration, fonction dont nous avons déjà décelé les prémisses dans notre analyse du premier paragraphe (P. 6⁴⁰). La narration se donne moins comme la représentation « objective » de faits ou de paroles qu'elle n'apparaît comme s'insérant dans une écriture. Nous croyons comprendre alors que ce « texte » inaugure le procès de décroissance du nombre des marques narratives, décroissance qui va venir ainsi confirmer cette textualisation, d'autant que celle-ci sera, *après le texte (5)*, soulignée

⁴⁰ Cf. pp. 15-16 de la présente édition.

par des *transplantations* scripturales d'un énoncé d'un « texte » dans les suivants. Suivons-en le mouvement :

– Liaison (5) – (6). Transplantation de l'énoncé « Apporter de la paille fraîche au bœuf, étriller l'âne. » La première fois (P. 1047, ligne 6), cette transplantation est encore soutenue par une justification narrative (« ces paroles me sont revenues ce matin »). La seconde fois (P. 1047, ligne 30), la justification narrative a disparu, mais demeurent les guillemets, qui supportent encore l'évocation.

– Liaison (7) – (8). Transplantation de l'énoncé « quelle bêtise », énoncé qui se rapporte à deux faits totalement étrangers l'un à l'autre, et dont le déplacement n'a d'autre justification que scripturale. Si l'on se souvient que ce déplacement inaugure un texte lui-même consacré à l'écriture, on peut dire que la problématique d'écriture est ainsi tout à fait en place, et qu'elle est maintenant à l'œuvre ; le premier chapitre n'a plus de rôle, il est fini. Et le livre peut commencer.

S'il y avait un générique au *Journal*, il se trouverait sans doute là.

STRUCTURE

Mais il est non moins évident que le patient, en cette occurrence, a légitimement le sentiment de voir plaqué sur son dire une sorte de grille de précompréhension où tout ce qui peut lui venir entrera nécessairement, pour s'ordonner, en quelques stéréotypes peu nombreux au reste, au modèle. (...) Seule une théorie vraie peut promouvoir une formalisation qui maintienne, sans le réduire, le domaine de la singularité.

Serge Leclaire¹

¹ Je ne retrouve pas l'origine de cette citation. L'ouvrage *Psychanalyser*, de S. Leclaire, est paru en 1968 (Éd. du Seuil).

Il ne faut pas confondre l'allure des mots et le statut du discours. Ce n'est pas parce que les pages qu'on vient de lire utilisent une terminologie quelque peu philosophante, des concepts empruntés à la linguistique et quelques schémas qu'elles peuvent prétendre, de quelque manière que ce soit, participer d'une théorie de la littérature. Nous disons théorie là où il faudrait peut-être dire science, si ce mot ne demeurerait entaché pour beaucoup d'une référence aux modèles de scientificité en usage dans les sciences dites exactes, et encore, le plus souvent, à ces modèles fort mal connus ; nous disons théorie au lieu de science, parce que ce mot pourrait donner à d'autres (ou aux mêmes) le sentiment d'une ambition à tous égards démesurée ; nous disons théorie enfin, pour souligner une fois de plus, si c'est nécessaire, que la science a son *lieu*, non pas dans la coquetterie de telle notation arithmétique, mais dans la production des concepts.

Les pages qui précèdent ne sont rien d'autre que cette lecture que désigne leur titre. Et, en fait de littérature, il n'y a pas de lecture scientifique. Une lecture est ce rapport à un texte que l'on se donne, et où l'on engage un certain nombre de références culturelles. Le fait que les nôtres empruntent beaucoup à Derrida, un peu à la linguistique et quelque chose à Lacan ne désigne rien d'autre que notre propre culture, et il faudrait se garder de l'illusion que ceci dote notre lecture d'un statut différent dans son principe de celui de toute autre lecture, mettant en jeu d'autres valeurs. Et puisque jusqu'à nouvel ordre, car il semble que ce truisme soit long à faire son chemin, on ne peut parler d'une œuvre que pour autant qu'on la lise, il faut bien en passer par là. Ceux qui prétendent parler d'un texte sans rendre compte de la médiation de leur lecture ne font que déployer une illusion. Sauf à ce que leur approche du texte n'y considère que tout ce qui n'est pas textuel : ses référents ou même son « tissu » linguistique, ce qui est encore une manière de le lire. Répétons-nous : il ne saurait y avoir de lecture dont le statut soit théorique.

¹Or, pour notre part, nous définirions volontiers une structure comme suit : le concept d'un système dont les éléments sont identifiés, et dont l'organisation est décrite *conséquent* à la reconnaissance d'un certain

¹ J'introduis un alinéa en un point du texte où on discerne mal s'il figure ou pas : mais le manque de retrait en début de ligne me paraît plutôt une coquille de dactylographie.

nombre de fonctions. Une telle définition doit tout, bien évidemment, à l'héritage de la linguistique structurale qui nous impose, en fait de théorie, de rejeter tout emploi du terme de structure qui ne serait que dénomination métaphorique d'organisation, de configuration etc... puisque cette définition comporte

– la reconnaissance de la structure comme un concept, c'est-à-dire une unité de signification d'un texte théorique-scientifique ;

– la reconnaissance de la priorité absolue, dans l'ordre du discours théorique, de l'analyse fonctionnelle, pour autant que ce discours se fixe pour objet (ce qui n'est pas obligatoire) de produire le concept d'une structure.

Voici donc une conséquence qui mérite qu'on la mentionne : puisque notre lecture n'était pas théorique, elle n'était pas structurale, bien que le terme de structure y ait été souvent employé avec le fonctionnement métaphorique dont nous avons parlé. Une lecture ne saurait, en ce sens, être conçue comme décrivant une structure, puisque cela voudrait dire qu'elle décrit un concept, ce qui supposerait que le texte soit fait de concepts (= unités de signification du texte théorique-scientifique), ce qui est faux. Mais une lecture peut produire un système. En effet, notre lecture se produit dans un texte, qui est un système signifiant. Ce système peut être, lui, l'objet d'une production conceptuelle qui sera (peut-être, et selon ses propriétés épistémologiques), une structure.

Mais une objection peut ici être faite, qui est de taille : le texte est un texte, et notre lecture fait un texte. Pourquoi le second pourrait-il être l'objet d'une production conceptuelle, et pas le premier ? En effet, tout notre développement revient à dire : il ne peut y avoir de lecture théorique, mais il peut y avoir une théorie de la lecture². Pourquoi peut-on faire la théorie de ce texte où se lit notre lecture, et pas de cet autre texte qu'est « le » texte « lui-même » ? Sans vouloir répondre exhaustivement à une question de cette importance, faisons trois remarques.

1) Nous ne faisons ici que décrire le procès et les procédures d'une investigation. Toutes nos données de fait concourent à accréditer cette disparité de statut entre l'œuvre-texte et la lecture-texte. Autre chose est le discours épistémologique qui peut, lui, rendre compte de cette démarche.

2) En présence de ces deux textes, on peut dès l'abord faire cette remarque empirique : Nous³ avons dit que le second (lecture) investit dans le premier un ensemble de références culturelles. Cette réceptibilité

² Cette affirmation, qui surgit comme au passage, me paraît, aujourd'hui encore, mériter une certaine attention.

³ Je respecte la majuscule qui figure dans l'original.

culturelle de « l'œuvre », qui lui permet d'être le support de lectures successives, le⁴ différencie déjà, *dans le procès de lecture*, du discours où se produit la lecture qui,⁵ lui, transmet des informations de manière relativement univoque, dans la situation culturelle où il se produit, alors que l'œuvre donne déjà (toujours-déjà) le spectacle des lectures successives qu'elle a suscitées. Notons que, de ce point de vue, il n'est pas exclu que telle lecture, (le *Saint Genet*⁶ de Sartre, par exemple) puisse elle-même se voir conférer cette propriété de réception, et donc devenir le texte premier du procès que nous avons décrit. Mais, dans cette aptitude à la réceptibilité, la catégorie éminemment singulière de textes qui participent de la « narration » semble avoir un privilège qu'il resterait, bien entendu, à expliquer.

3) Mais voici le vif du débat : est-il légitime d'affirmer que la lecture *est* un texte ? Non. Il vaut mieux dire, à notre sens, que la lecture produit un discours, qu'elle se produit en un discours. En conséquence, faisant la théorie de la lecture, nous n'entendons pas faire la théorie de l'organisation formelle de ce discours, mais la théorie de cet au-delà de lui-même qu'il vise sans le contenir ; de ces oppositions significatives, de ces valeurs qu'il décrypte dans l'œuvre ; de ce « » qui est un rapport à l'œuvre-texte, et en rapport à la lecture-discours, *c'est-à-dire qui est en définitive une fonction intertextuelle associant ce discours qu'est l'œuvre à cet autre discours où la lecture s'énonce*. C'est dans cet espace d'intertextualité que doivent à notre sens s'établir les concepts de *lecture* et de *texte*. Qu'on ne vienne pas nous objecter que, logiquement, cette production est insoutenable, puisque les termes texte et lecture sont déjà contenus dans la dé-limitation de cet espace : nous répondrions qu'il y a une différence entre un noyau sémantique et un concept ; que la *production* d'un concept n'est jamais sa « création » *ex nihilo* ; et qu'en dernier ressort cette production n'est en effet pas logique, car les catégories d'une certaine logique n'y suffisent pas.

Il restera, c'est clair, à produire le concept de cette fonction intertextuelle.

*
* *
*

⁴ Je respecte cette construction un peu forcée : on attendrait plutôt « la » (pour l'œuvre) que « le » pour le support.

⁵ Je rétablis une virgule manquante.

⁶ Je rectifie l'orthographe défectueuse, en supprimant le tiret et l'accent circonflexe.

Mais, avant d'en venir à essayer de parler de structures, revenons pour quelques instants sur un problème de lecture.

Nous nous en voudrions de ce que les principes rapidement évoqués ci-dessus puissent sembler, à coup de références culturelles, légitimer n'importe quelle lecture, ce qui serait évidemment regrettable. Et, aux fins de montrer que tel n'est pas du tout notre propos, nous allons tenter de prouver qu'il en est de moins bonnes que d'autres et que, singulièrement, la nôtre n'est pas tout à fait mauvaise.

Les quelques pages que consacre M. Max Milner (*Georges Bernanos*, DDB, 1967⁷) au problème de l'écriture dans le *Journal* sembleront, à plus d'un titre, parentes des réflexions que nous avons consacrées à ce même sujet. Et cependant nous allons essayer de dire ici en quoi elles ne nous paraissent pas tout à fait satisfaisantes, et ce malgré les notations intéressantes et originales qu'elles contiennent.

On sait que, à la suite des travaux de Jacques Derrida⁸, nous pensons qu'un des principaux dangers qui guettent toute réflexion sur l'écriture est l'insertion dans la clôture d'une problématique de *représentation*. Dans une telle perspective, la pensée se donne sur le mode de l'identité et de la présence à soi, et elle confine le langage à une fonction seconde de figuration : « un certain modèle de parole et d'écriture : parole représentative d'une pensée claire et prête, écriture (alphabétique et en tout cas phonétique) représentative d'une parole représentative. » (*L'Écriture et la Différence*, P. 286⁹). Soit, en ce qui nous concerne ici, et puisque la « médiation » de la parole n'entre pas en jeu pour le moment, écriture donnant la représentation, le témoignage d'un « drame intérieur » dont le statut est spirituel et qui se déploie dans l'espace de son autonomie ou de sa présence. On a vu qu'à notre sens, le *Journal* ne se laisse pas contenir dans un tel ordre de réflexion et que l'écriture nous est apparue comme y étant « l'agent, l'opérateur, la condition de possibilité »¹⁰ du développement de ce drame. Au sujet de Bernanos, M. Milner a lui-même quelques formules vigoureuses à ce propos :

Il me semble plutôt que la grâce dont Bernanos est l'objet au moment où il écrit le *Journal*, et dont le *Journal* porte évidemment la marque, est intimement

⁷ Max Milner, *Georges Bernanos*, Desclée de Brouwer, 1967. Max Milner, alors professeur à l'Université de Dijon, était une personnalité importante des études littéraires en général, et bernanosiennes en particulier. Il sera à l'initiative du colloque Bernanos de Cerisy-la-Salle en juillet 1969, auquel je serai invité à l'initiative du doyen Bernard Guyon, directeur de mon mémoire.

⁸ Je rappelle, à nouveau, que Derrida n'était en rien détenteur de la grande autorité philosophique qu'il a acquise depuis. Cf. ci-dessus p. 23, note 24.

⁹ J. Derrida, *L'Écriture et la différence*, op. cit.

¹⁰ Cf. ci-dessus, p. 26.

liée au fait d'écrire ce livre, qu'elle est le livre même. On pense souvent à tort qu'un écrivain traduit son expérience dans ses livres, alors que ce sont ses livres qui constituent son expérience et orientent sa vie. (Op. cit. P. 199.)

et, plus loin, à propos du curé :

Cette réconciliation avec soi-même s'opère au terme d'une évolution dont le journal est à la fois l'instrument et le témoin. (id. P. 204.)

formules dont on ne peut que se réjouir, surtout si on les compare à tant d'autres choses écrites sur le même sujet, mais qui ne sauraient à elles seules suffire. Tout d'abord parce que Derrida a bien montré en quoi la problématique instrumentale était liée à la structure conceptuelle du logocentrisme :

Avec un succès inégal et essentiellement précaire, ce mouvement aurait en apparence tendu, comme vers son *telos*, à confiner l'écriture dans une fonction seconde et instrumentale : traductrice d'une parole pleine et pleinement *présente* (présent à soi, à son signifié, à l'autre, condition même du thème de la présence en général), technique au service d'un langage, *porte-parole*, interprète d'une parole originaire elle-même soustraite à l'interprétation. (De la grammatologie, p. 17-18.¹¹)

parole qui est elle-même le mode d'existence de la présence à soi du signifié, intelligibilité pure. Ceci nous amenant à dire que nos considérations sur « l'opérateur, l'agent »¹² ne sont pas elles-mêmes tout à fait soustraites à ce système, et qu'à cet égard est peut-être préférable la formule de M. Milner, « elle est le livre même », qui n'est pourtant pas étrangère à ce que Derrida appelle « la détermination du sens de l'être comme présence », fondement de la métaphysique logocentrique.

Mais ceci n'est, à soi seul, que de peu d'importance, car on sait qu'il n'est pas possible de sortir purement et simplement d'une métaphysique dans laquelle sont enserrés tous nos concepts. Plus grave nous semble le fait que la pétition de principe de M. Milner, citée plus haut, reste quelque peu lettre morte, ou tout au moins qu'elle est passablement infirmée par le développement de sa lecture. En effet, M. Milner met en œuvre, dans les pages qui suivent, une problématique doublement représentative, attestée en outre par le fait que, dans les considérations ultérieures sur l'Église, la théorie sociale, le monde et le mal dans le *Journal*, il n'est nulle part fait mention du journal comme écriture, ce qui laisse à penser que, quoiqu'il soit

¹¹ J. Derrida, *De la grammatologie*, op. cit.

¹² Cf. ci-dessus note 10.

« à la fois l'instrument et le témoin » de l'évolution du prêtre, il est possible de parler de cette évolution sans parler de l'écriture qui la met en œuvre, ce qui est dommage.

Doublement représentative. Tout d'abord, et cette première démarche est constitutive, inaugurale, c'est elle qui fournit à la seconde sa matrice et son modèle, représentative de la personnalité et des pensées supposées du sujet Bernanos, telles qu'on les « connaît » à partir d'un certain nombre de témoignages, dont on ne semble pas se préoccuper que ce soient, entre autres choses, des témoignages *écrits*. On lira en particulier dans les citations qui suivent l'insistance de la catégorie d'évidence (soulignée par nous).

Mais le danger que perçoit le curé d'Ambricourt est bien plus profond encore que ne le soupçonne son confrère, et c'est *évidemment* l'expérience de Bernanos qui¹³ inspire ses réflexions (P. 202.)

S'il continue pourtant son journal c'est que, malgré ses dangers, il y trouve une aide spirituelle. Celle-ci est définie de manières diverses, et pas toutes également convaincantes. Ce qui nous frappe le plus, *bien entendu*, c'est encore une fois ce qui paraît se rattacher le plus directement à l'expérience de Bernanos écrivain. (P. 203.)

Les éléments relativement neufs dans la vision de Bernanos qu'elle suppose. (P. 205.)

Les opinions du curé d'Ambricourt, et du curé de Torcy sont *de toute évidence* celles de Bernanos. (P. 210.)

Pour Bernanos et pour le personnage qui *représente* sa pensée. (P. 215.)

Mais il se trouve que cette problématique de représentation (dont on pourrait dire après tout, qu'elle résulte du simple fait que M. Milner, écrivant précisément un livre sur Georges Bernanos, se donne un objet qui n'est pas le nôtre) informe une démarche également représentative en ce qui concerne le rapport du curé à son texte. Pour ne pas accumuler de nouveau les citations qui abondent (citons pourtant celle-ci : « le drame spirituel dont ce même journal retrace les étapes », qu'il eût suffi de priver de son « re »...), interrogeons plutôt la lecture que M. Milner fait des deux textes capitaux concernant l'écriture que nous avons-nous-même commentés plus haut (P. 15-16.¹⁴)

Il n'y a pas d'écriture sans un certain dédoublement. Écrire, c'est prêter l'oreille à une voix qui est à la fois en nous et hors de nous ; c'est s'adresser à un

¹³ Le texte porte : qu'inspire, ce qui semble ne pouvoir être qu'une coquille.

¹⁴ Ci-dessus, pp. 24-25.

interlocuteur invisible qui nous comprend et nous console parce qu'il nous ressemble comme un frère. Ce tête-à-tête narcissique avec nous-même, qui nous amène à nous attendrir sur notre personne, au lieu de la remettre entre les mains de Dieu, n'est-il pas le contraire de la prière, et l'interlocuteur invisible avec qui nous avons tant de plaisir à converser n'est-il pas le diable ? Sans jamais se la formuler clairement, le curé se pose évidemment la question lorsqu'il compare l'aisance avec laquelle il rédige son journal et la difficulté avec laquelle il prie, ou l'exactitude de l'examen de conscience avec le caractère évasif du regard qu'il dirige sur lui-même quand il écrit :

« Lorsque je me suis assis (...) » etc... (P. 202)

Nous l'avons dit, ce développement pourrait sembler proche de ce que nous avons écrit plus haut à ce sujet. Et pourtant, nous croyons lire ici un effet de déplacement léger, mais tel que la signification propre, singulière du texte de Bernanos s'en trouve dénaturée. Il n'est pas mauvais de laisser un texte dire ce qu'il dit. Suivons ce mouvement.

– *L'avant* de l'écriture : il est question de « l'exactitude de l'examen de conscience », mais on omet de dire que cette exactitude (terme qui n'est d'ailleurs jamais mentionné, alors qu'il est toujours question de fixation) est précisément ce que le curé reconnaît comme l'impossible, l'introuvable (« ma pensée qui se dérobe toujours ») et qu'ainsi le journal n'est pas *survenu* comme une perte, un tache à un état préalablement innocent, que le journal est en fait le prolongement dérobé d'un dérobement original, que la difficulté de la prière et de l'oraison viennent confirmer.

Par ailleurs, nous avons trouvé quelque légèreté dans une formule du genre de « Sans se la formuler clairement, le curé se pose évidemment la question » laquelle, non seulement articule très précisément la problématique représentative, puisqu'elle suppose l'existence d'un *avant* de la formulation (la question que le curé se pose *évidemment*, existant dans son propre espace et dans son propre domaine) qui passe mal le cap du langage, mais qui permettrait encore, si l'on s'y mettait, de faire dire au texte à peu près n'importe quoi. Pour notre part, nous trouvons que le curé dit très « clairement » ce qu'il dit, et que cela suffit à nous occuper sans se donner les moyens de lui faire dire plus ou moins clairement ce qu'il ne dit pas du tout.

– *L'écriture* elle-même. Par exemple le curé ne dit nulle part, à notre connaissance, qu'il rédige son journal *avec aisance*. Il parle au contraire d'hésitation, de correction et il multipliera les ratures. La douceur, et la tendresse qu'il éprouve *à ces confidences*, et qui se prolongent souvent dans l'envie de pleurer ne peuvent sans hâte être assimilées à de l'aisance. Il ne dit pas non plus, et c'est sans doute plus important par rapport à l'effet de

déplacement dont nous parlons ici, qu'« écrire, c'est prêter l'oreille à une voix ». Il n'y a qu'une seule notation auditive, l'auditeur imaginaire, cet autre qui prête l'oreille, et vers qui on penche la tête, sans pour autant lui parler. Par contre, on lit : vue, regard, surface, miroir, voir, visage, visage, visage, invisible, image. Ceci nous semble assez manifester que l'essence du rapport qui se produit ainsi dans l'écriture est de l'ordre du regard. Regard dont parle M. Milner au demeurant, mais pour en dire qu'il est « dirigé sur lui-même » (« Ce n'est pas ma conscience que j'ai vue (...) une autre conscience (...) » et *dans le miroir* « j'ai *crain*t (...) de voir surgir une image (...) le mien¹⁵, *peut-être* ? » et qu'il est *évasif*, ce que nous ne lisons nulle part. Nous lisons au contraire que ce regard glisse sur une surface, ce qui suffit à nous faire évoquer – est-ce arbitraire ? – le miroir dont il est question à la ligne suivante.

Nous n'avons pas procédé à cet examen pour le simple plaisir de manifester une humeur tatillonne. On aura compris que ceci nous prépare surtout à la lecture de la question proprement interprétative : qui est cet autre ? L'itinéraire de M. Milner est clair :

Le curé se pose la question (P. 202)

L'inquiétude se précise (P. 202)

Le caractère maléfique de ce miroir (P. 203)

Il y a donc une malédiction de l'écriture (P. 203),

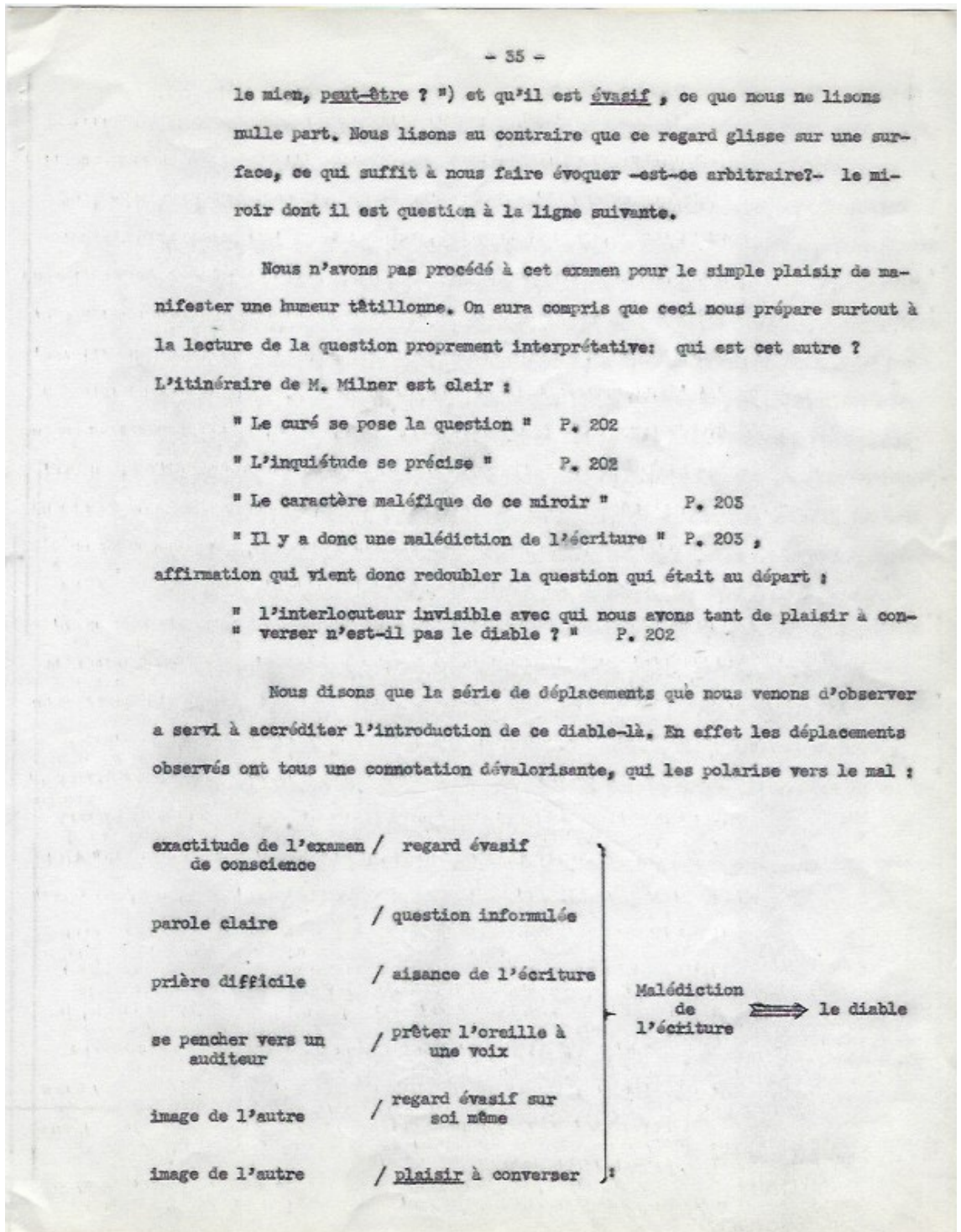
affirmation qui vient donc redoubler la question qui était au départ :

l'interlocuteur invisible avec qui nous avons tant de plaisir à converser n'est-il pas le diable ? (P. 202)

Nous disons que la série de déplacements que nous venons d'observer a servi à accréditer l'introduction de ce diable-là. En effet les déplacements observés ont tous une connotation dévalorisante, qui les polarise vers le mal :

[*Ici est intégré le tableau figurant au bas de la p. 35 du mémoire, scannée ci-dessous p. 44.*]

¹⁵ J'ignore si la citation a été tronquée lors de la dactylographie du mémoire.



Nous pensons que la référence à Lacan que nous avons proposée permet une interprétation à tous égards plus *fidèle*. On nous objectera sans doute que, compte tenu des « opinions » de Bernanos, voire même de certains développements contenus dans le *Journal*, il est tout de même moins

hasardeux de parler du diable que de Freud. Eh bien, quitte à sembler manier le paradoxe, nous dirons qu'il nous paraît qu'un texte dessine une série d'espaces distincts (spéculatif, narratif, etc...), et *qu'il n'est en rien prouvé* que le texte spéculatif rende bien compte du texte narratif (sous prétexte qu'ils sont dans le même livre ou de la même personne) mieux qu'un autre texte spéculatif. Nous ne sommes pas du tout certain que ce qu'a écrit Racine sur la morale de ses pièces soit forcément plus *juste* que ce qu'en a écrit M. Bénichou¹⁶. À condition, bien entendu, que le texte « externe » inclue dans son objet la nécessité de rendre compte du texte spéculatif interne lui aussi. Condition qui ne nous gêne en rien, car nous avons fortement l'impression qu'à considérer le texte spéculatif en question, et singulièrement celui évoqué par M. Milner, il justifie plutôt notre point de vue. En effet, à propos de « la Sainte Vierge, l'être par excellence sans péché, radicalement incapable de tels retours sur soi », M. Milner cite le curé de Torcy, lui-même cité par le curé d'Ambricourt : « Une source si pure, si limpide, si limpide et si pure qu'elle ne pouvait même pas y voir réfléchir sa propre image, faite pour la seule joie du Père – ô solitude sacrée ! »

On voudrait ici citer tout Lacan. Il nous faut nous contenter d'un morceau, consacré à « la nature proprement imaginaire de la fonction du Moi dans le sujet ».

C'est en quoi il faut bien saisir que le moi tel qu'il opère dans l'expérience analytique n'a rien à faire avec l'unité supposée de la réalité du sujet que la psychologie dite générale abstrait comme instituée dans ses « fonctions synthétiques ». Le moi dont nous parlons est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse comme dans son statut, dans sa fonction comme dans sa réalité, par un autre et pour un autre. (Écrits. P. 374)

Ce qui nous servira à dire simplement ceci : que si la Sainte Vierge est ici l'image d'un moi épuré de son autre, c'est bien parce qu'elle peut ainsi plus purement prendre place dans l'économie où le sujet se scinde pour produire, comme un autre et pour un autre, l'image de son moi. Qu'elle n'est donc l'image d'un être-soi épuré de son autre que pour mieux permettre ce rêve de l'être-autre qu'est le moi.

¹⁶ Cette mention renvoie à P. Bénichou, *Morales du grand siècle* (Gallimard 1948), dont la lecture m'avait vivement impressionné dans les années précédentes.

*
* *
*

La théorie de l'analyse structurale des récits se trouve, à notre connaissance, à peu près dans l'état où l'ont laissée les trois numéros de la revue « Communications » (Éd. du Seuil, N° 4, N° 8, N° 11¹⁷) qui lui sont en grande partie consacrés. Or, cet état n'est pas sans équivoques ni contradictions. Sans reprendre les réflexions d'ensemble que nous avons données par ailleurs (Communication au colloque de Cluny¹⁸), et auxquelles nous nous permettons de renvoyer, il nous faut cependant rappeler ici l'une de ces difficultés, qui va se répercuter sensiblement sur notre travail.

L'analyse structurale, prenant appui en cela sur un certain modèle linguistique, se propose prioritairement de définir des unités minimales de récit. Mais elle omet souvent de rappeler que l'identification de ces unités est subordonnée à la reconnaissance d'une *fonction*, au sens sémiologique du terme. Comme l'écrit André Martinet : « C'est du fait de sa *fonction* qu'un élément est considéré comme linguistique et, (...) c'est selon la nature de cette fonction qu'on le classera parmi les autres éléments reconnus¹⁹ ». Notons que, pour les études linguistiques elles-mêmes, le concept de cette fonction reste l'objet de discussions, et les critères de « choix » ou même « d'intention communicative » proposés par André Martinet pour ce qui est des unités de première articulation sont évidemment quelque peu suspects de psychologisme. Quoi qu'il en soit, l'exemple de la méthode fonctionnelle en phonologie est bien connu : ce qui donne à l'opposition phonématique r/b par exemple, un caractère pertinent (à la différence de l'opposition entre r/r roulé et grasseyé, différents du point de vue de la « substance » phonique) c'est la fonction que prend cette opposition dans le couple r u l / b u l (roule/boule) par rapport à r u l / r u l, non linguistique. La démarcation n'est pas justifiée par le fait que l'une de ces oppositions est porteuse d'information, puisque l'opposition entre les deux manifestations du phonème r peut informer, quant à l'origine régionale du locuteur, par exemple. Pour notre part, nous ne sommes pas loin de penser (mais ce n'est

¹⁷ Respectivement datés de 1964, 1966 et 1968. Je respecte la présentation du titre de la revue entre guillemets, telle qu'elle apparaît dans le document original.

¹⁸ « Littérature et linguistique », Colloque de Cluny avril 1968, n° spécial de la revue *La Nouvelle critique* (s. d.). Voir : <http://denisguenoun.org/2020/06/15/printemps-1968-suite/>

¹⁹ *Éléments de linguistique générale* (Armand Colin éd.) p. 39 [Note du tapuscrit original. L'ouvrage date de 1960 et la référence renvoie, je suppose, à l'édition petit format chez le même éditeur, coll. CAC « Littérature », 1961.]

pas ici du domaine de notre compétence) que pour l'analyse structurale (entendue selon les caractéristiques épistémologiques que l'on a présentées plus haut), le concept de la (ou des) fonction(s) de ce type, ait à proprement parler une valeur d'axiome.

Toujours est-il qu'à défaut d'en produire le concept, il faut au moins en reconnaître l'existence et la nécessité opératoire. Obligation qui a été, nous semble-t-il, passablement méconnue en fait d'analyse de récit. L'ersatz en vogue fut, pendant un certain temps, la corrélation. C'est ainsi que Roland Barthes, attestant l'orientation dominante, écrivait : « On constitue en unité tout segment de l'histoire qui se présente comme le terme d'une corrélation²⁰ », ce qui nous semble absolument irrecevable, pour cette triple raison (qui, croirait-on, ne sera jamais assez répétée) :

– que, bien entendu, la reconnaissance d'une telle corrélation est, dans l'état actuel des recherches, tout à fait indéterminée. Le privilège donné aux corrélations d'« action » a conduit à en méconnaître d'autres séries, comme par exemple les corrélations thématiques. Et l'on n'est pas forcément dément si l'on pense (c'est notre cas) que tout, dans un récit, est en corrélation avec tout, et qu'en conséquence il reste absolument à prouver qu'on puisse identifier quelque part une absence de corrélation.

– que, bien entendu, il reste également à expliciter et à délimiter ce que recouvre, dans un livre, le domaine de « l'histoire ». La seule tentative cohérente de conceptualiser le récit (ou narrativité) comme couche autonome de signification a été discutée et, croyons-nous, réfutée par nous dans le texte précité. (Il s'agit des recherches de Claude Bremond.)

– que, SURTOUT, c'est dans l'ordre théorique l'identification elle-même de tout « segment » qui est subordonné à l'existence d'une fonction, (pour autant, bien évidemment, mais cela mérite à peine qu'on s'y arrête, qu'on reconnaisse que les segments dont il est question dans le texte de Barthes ne sont pas les espaces situés entre deux coupes absolument arbitraires, ce qui ferait tomber notre objection, mais bien des *séquences* relativement autonomes et commutables, ce qui suppose donc déjà une pré-formalisation implicite qui en permette la délimitation.)

Ayant ainsi reconnu l'existence d'unités minimales de récit (d'une manière qui nous paraît donc théoriquement imprécise mais néanmoins très opératoire) et décrit le système de ces unités, l'analyse structurale procède ensuite par intégrations successives, du niveau des unités minimales vers

²⁰ Je suppose que cette citation provient de l'« Introduction à l'analyse structurale des récits », dans *Communications* n° 8 (Seuil, 1966).

celui des actions (où prend place l'instance des « personnages », ou actants), puis du niveau des actions vers celui de la narration.

Notre point « d'attaque » est, on l'a vu, à peu près exactement inverse. Nous pensons en effet que la plupart des équivoques dont nous venons de parler, sinon toutes, sont les conséquences d'une utilisation non critique du concept de narration. Ce terme n'est, le plus souvent, pas défini, et dans le système de la critique traditionnelle, il se délimite par une série d'exclusions, cependant que son extension varie :

narration/description.....ex. Balzac

narration / « réflexions de l'auteur ».....ex. dans *Candide*

narration / spéculation.....ex. Roman/essai

Dans les analyses de récit elles-mêmes (beaucoup plus tributaires parfois de cet héritage qu'elles ne veulent bien l'avouer), ce concept est l'objet de sollicitations très diverses.

Puisque c'est là un état de fait, auquel tout usage de ce terme est assujéti (qu'on le veuille ou non et jusqu'à nouvel ordre) et dont l'effet se propage jusqu'à l'identification des unités (l'absence d'une analyse rigoureusement fonctionnelle en est, nous semble-t-il, la conséquence) il nous paraît qu'il faut prendre le taureau par les cornes, le récit par la narration, et aborder l'étude exactement au point d'impact défini par l'imprécision même de ce concept. Ce qui nous ouvre d'emblée deux possibilités :

– reconnaître l'existence de ces systèmes d'exclusion et interroger leur opérativité. (Et, de fait, notre discours a largement fonctionné avec l'usage empirique du couple narratif/spéculatif, par exemple. Ce n'est d'ailleurs pas fini.)

– reconnaître la particulière béance au concept que représente la mise en cause de la narration par le récit lui-même (cette question d'écriture dont nous avons débattu).

Ceci peut nous permettre de *traiter* le terme de narration et de créer les conditions de la production de son concept. On conçoit, dès lors, que notre discours soit établi autour de la triade

narratif / spéculatif / scriptural

qui se représente ainsi :

[Ici est intégré le tableau figurant en haut de la p. 41 du mémoire, scannée ci-dessous.]

- 41 -

```
graph TD
  narratif <--> spéculatif
  narratif <--> scriptural
  spéculatif <--> scriptural
```

ce qui veut dire que les termes en fonctionnent aussi bien par la triple opposition réciproque de chacun des couples que par l'opposition du scriptural au couple des deux autres termes. Cette dernière opposition asymétrique est d'ailleurs permutable. On a ainsi:

	J'ai fait lire ces lignes	/	Mme Pégriot m'a prévenu	/	Dieu a sauvé chacun de nous
soit	Scriptural	←→	(narratif / spéculatif)		
			<u>Représentatif</u>		

Ou bien

	Il n'est de paix que de Jésus-Christ	/	Je vais beaucoup mieux	/	Je relis ces lignes
soit	Spéculatif	←→	(narratif / scriptural)		
			<u>" Narratif "</u>		

Ou bien

	Je prépare mon repas sans dégoût	/	Je sais que le désir de la prière est une prière	/	Je puis écrire ce qui me plaît
soit	Narratif	←→	(spéculatif / scriptural)		
			<u>" Spéculatif "</u>		

*

+

ce qui veut dire que les termes en fonctionnent aussi bien par la triple opposition réciproque de chacun des couples que par l'opposition du scriptural au couple des deux autres termes. Cette dernière opposition symétrique est d'ailleurs permutable. On a ainsi :

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 41 du mémoire, scannée ci-dessus p. 49.]

Mais le fait d'aborder l'étude par ce « bout » présente un second avantage, tout à fait éminent à nos yeux. C'est la limitation du risque de confusion des critères avec les critères linguistiques. On sait qu'à notre sens, le récit est un système sémiotique relativement autonome, qui possède sa propre organisation formelle, fondamentalement distincte de la structure linguistique qui en est le véhicule, et ce, bien qu'il faille se poser comme objectif de rendre compte de la prise en charge de la première par la seconde. Or, l'abord que nous avons choisi nous permet d'avoir à travailler principalement sur les instances assez vastes, de l'ordre du paragraphe, du « texte », du chapitre ou plus. La recherche des unités minimales, au contraire, interroge un matériau dont le support se confond souvent, quant à la délimitation des séquences, avec des unités proprement linguistiques, ce qui favorise la confusion des procédures. Quelle que soit la dimension des unités, il faut cependant garder à l'esprit que l'objet de l'investigation est constitué par un ensemble de fonctions narratives, relativement autonomes par rapport à leurs manifestations linguistiques.

Une telle précision est d'importance, en particulier pour l'étude de la temporalité du récit, dont nous allons maintenant décrire un aspect. Le concept de temporalité dans le récit est ordinairement, lui aussi, marqué de bien des confusions et déplacements. Il peut désigner indifféremment, et entre autres choses :

– la sélection opérée par le récit dans le temps « objectif », « chronologique » (dans ce que les formalistes russes appelaient la *fable*).

– le mode de représentation de ce temps ; c'est-à-dire le système (interne au récit- des marques de temps, telles les notations de dates, d'heures, etc...)

– plus rarement, la *scansion* interne du récit, c'est-à-dire le « rythme » du développement temporel supposé de son énonciation.

Nous avons-nous-même proposé (La Pensée, N° 139²¹), de reconnaître dans l'extrême fin du *Journal* deux classes d'unités textuelles (du point de

²¹ « Sur les tâches de la critique », art. cit. Cf. ci-dessus p. 23, note 21.

vue de la référence temporelle), désignées *temps du souvenir narratif* et *temps de l'écriture*. Or, cette distinction peut facilement être mal comprise, si l'on entend par « temps de l'écriture » le seul cas où le référent temporel de l'énoncé est le moment où le curé écrit, ce qui n'est possible que dans deux cas :

– soit le cas d'un énoncé strictement performatif, du type « en ce moment, j'écris », qui est très rare dans le *Journal*. Même les énoncés réflexifs du type « Tandis que je griffonne sous la lampe, etc... » sont assez peu répandus.

– soit le cas d'un énoncé du type « hier soir j'écrivais », dont on voit mal ce qui le distingue d'un énoncé narratif simple, sinon une clause référentielle passablement arbitraire.

De plus, il s'agit dans les deux cas plutôt de la temporalité du fait écrit en représentation dans le récit²² que d'une véritable temporalité interne au récit, et enfin les marques en sont uniquement linguistiques et non narratives. Or, de ce point de vue, nous partageons l'affirmation de principe de Barthes selon laquelle :

La tâche est de parvenir à donner une description structurale de l'illusion chronologique. On pourrait dire d'une autre façon que la temporalité n'est qu'une classe structurale du récit (du discours), tout comme la langue, le temps n'existe que sous forme de système ; du point de vue du récit, ce que nous appelons le temps n'existe pas, ou du moins n'existe que fonctionnellement, comme élément d'un système sémiotique : le temps n'appartient pas au discours proprement dit, mais au référent ; le récit et la langue ne connaissent qu'un temps sémiologique ; le « vrai » temps est une illusion référentielle, « réaliste » comme le montre le commentaire de Propp, et c'est à ce titre que la description structurale doit en traiter. (Communications, N° 8)

C'est bien ainsi que nous entendons les classes d'unités dont il est question ici, à propos desquelles il faut maintenant tenter de montrer comment elles sont produites *dans* le récit et *par* le récit. Investigation qui requiert un matériel descriptif, que nous présentons ci-dessous, sous forme de tableaux.

*
* *
*

²² Cette tournure me semble aujourd'hui bancale. Il pourrait manquer un mot : par exemple « du fait de l'écrit », ou « du fait d'écrire ».

[Les pages 44 à 52 du mémoire sont occupées par les tableaux, scannés ci-dessous pp. 53-61.]

TABLÉAU A

Scènes	Pages	Longueurs	Intervalles	Personnages
	I			
S. I	II - 22	II	10	Torcy
			4	
	26			
			19	
S. 2	45 - 47 () 49 - 60	13		Torcy
S. 3	60 - 65	5	0	Blangermont
S. 4	71 - 77	6	6	Delbende
S. 5	81 - 84	3	4	Torcy
S. 6	90 - 92	2	6	Comtesse
S. 7	99 - 106	7	7	Torcy
S. 8	114 - 123	9	8	Chantal
S. 9	129 - 150	21	6	Comtesse
S. 10	157 - 162	5	7	Notte-Beuvron
S. 11	164 - 166 166 - 167 167 - 168		2	Chantal Chantal-Comte Comte
S. 12	168 - 172	4	0	Sacristain
S. 13	172 - 183	9	0	Torcy
S. 14	188 - 190	2	5	Séraphita
S. 15	191 - 194	3	1	Louise
S. 16	194 - 197	3	0	Séraphita
S. 17	199 - 212	13	2	Olivier
S. 18	215 - 218	3	5	Chantal
	218		0	
			5	

TABEAU A (suite)

Scènes	Pages	Longueurs	Intervalles	Personnages
S. 19	223 - 235	12	0	Laville
S. 20	235 - 236			Dufrety
	236 - 242			Dufrety
	242 - 247			Femme
	247 - 247	12		Dufrety
			5	
	252			

TABLEAU B.3

Delbende	I	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Comtesse	0	I	0	I	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Chantal	0	0	I	0	I	0	0	0	0	0	I	0	0	0
Comte	0	0	0	0	I	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Sacristain	0	0	0	0	0	I	0	0	0	0	0	0	0	0
Séraphita	0	0	0	0	0	0	I	0	I	0	0	0	0	0
Louise	0	0	0	0	0	0	0	I	0	0	0	0	0	0

TABEAU C

TEXTES:	MARQUES	VALEUR NARRATIVE DES TEMPS VERBAUX			/ ABSENCE DE MARQUE DE VERBE; Appréciation
		Passé	Présent	Futur	
I			Spec.		
2			Narr.		
3		PC			
4	ce matin	PC			
5	hier	PC			
6	ce matin	PC			
7			Narr.		
8					Passé
I	ce matin	PC			
2					Prés. Spéc.
3	mardi prochain			O	
4	hier	PC			
5	ce matin	PC			
6	Samedi prochain			Prés.	
7		PC			
8	prochain			O	
9			Narr.		
10	Tous les jours		Narr.		

TEXTES :	MARQUES :	VALEUR NARRATIVE DES TEMPS VERBAUX :			ABSENCE DE MARQUE DE VERBE; Appréciation .
		Passé :	Présent :	Futur :	
II			Narr.		
I2		PC			
I3		PC			
I4			Spéc.		
I5		PC			
I6			Narr.		
I7		PC			
I8	hier	PC			
I9	hier au soir	PC			
20	ce matin	PC			
21	ce matin	PC			
22			Narr.		
23	aujourd'hui	PC			
24			Spéc.		
25			Narr.		
26	hier	PC			
27	ce matin	PC			
28	mit				Passé
29					Passé (C)
30		PC			
31	mit				Passé C.
32		Cond. Passé:			
33	cette nuit	PC			
34			Narr.		
35	hier	PC			
36			Spéc.		
37	ce matin	PC			

TEXTES:	Marques :	VALEUR NARRATIVE DES TEMPS VERBAUX			ABSENCE DE MARQUE DE VERBE; Appréciation
		Passé :	Présent :	Futur	
38 :	mit :	:	:	:	Passé
39 :	ce matin :	:	Narr. :	:	
40 :	ce matin :	PC :	:	:	
41 :	une heure :	:	Narr. :	:	
42 :	:	:	:	:	Prés. Spéc.
43 :	:	:	Narr. :	:	
44 :	:	:	:	Imparfait à valeur conditionnelle; si j'allais ne plus aimer	
45 :	:	PC :	:	:	
46 :	:	:	Cond. Prés. :	:	
47 :	:	PC :	:	:	
48 :	ce matin :	PC :	:	:	
49 :	:	P.Q.P :	:	:	
50 :	:	:	Spéc. :	:	
51 :	:	:	:	:	Prés. Spéc.
52 :	aujourd'hui :	PC :	:	:	
53 :	:	PC :	:	:	
54 :	cette nuit :	PC :	:	:	
55 :	:	PC :	:	:	
56 :	:	:	Spéc. :	:	
57 :	:	:	Spéc. :	:	
58 :	:	:	Spéc. :	:	
59 :	:	:	:	:	Passé C.
60 :	journée :	:	:	:	Passé C.
61 :	ce matin :	PC :	:	:	
62 :	après dîner :	:	Narr. :	:	
63 :	:	PC :	:	:	
64 :	:	Imparf. :	:	:	

- 51 -

TEXTES:	MARQUES	VALEUR NARRATIVE DES TEMPS VERBAUX			ABSENCE DE MARQUE DE VERBE; Appréciation .
		Passé	Présent	Futur	
65		PC			
66		Passé immédiat: (je viens de)			
67	mit		Narr.		
68		Imp.			
69	ce matin	PC			
70	onze heures	PC			
71	6 h. 1/2		Narr.		
72	journée	PC			
73	ce matin	PC			
74		Prés. Passé			
75		PC			
76	mit	PC			
77	hier matin	PC			
78		PC			
79			Narr.		
80			Narr.		
81			Spéc.		
82		PC			
83	depuis 2 jours	PC			
84		PC			
85		PC			
86		Imp.			
87		Passé immédiat:			
88	aujourd'hui	PC			
89	depuis quelque temps	PC			
90	jeudi	Imp.			
91	cette mit	PC			

- 52 -

TEXTES:	MARQUES	VALEUR NARRATIVE DES TEMPS VERBAUX			ABSENCE DE MARQUE DE VERBE; Appréciation
		Passé	Présent	Futur	
92		PC			
95					Passé C.
94		Passé immédiat			
95		PC			
96		PC			
97	hier soir	P.Q.P			
98	cet après midi	PC			
I			Narr.		
2			Spéc.		
3	demain			futur	
4		PC			
5		PC			
6		PC			
7			Spéc.		
8			Narr.		
9		PC			
10		PC			
11		PC			
12			Spéc.		
13				futur (il faut que)	
14		PC			
15			Spéc.		
16		Imp.			
17			Spéc.		
18	journée			futur antérieur	
19		PC			
20		PC			

À propos du *Journal*, il est souvent fait état d'une construction dite « linéaire », sans, bien entendu, que ce que désigne ce terme soit outre mesure précisé. C'est ainsi que M. Étienne-Alain Hubert écrit dans une étude sur *L'expression romanesque du surnaturel dans le Journal* :

Au premier abord, la technique romanesque utilisée dans le *Journal d'un curé de campagne* témoigne d'une moindre complexité que celle de *Monsieur Ouine*. (...) L'écrivain sentait en lui ce désir de recréer un monde où les données habituelles de temps et de lieu seraient bouleversées, où le présent, le souvenir et le rêve se mêleraient. Dans le *Journal*, il refuse de donner libre cours à cet instinct qui sommeille en lui ; écrire des confessions assujetties au déroulement successif des jours le contraint à demeurer dans le cadre familier à ce public auquel il s'adresse. Aussi le *Journal* reste-t-il une œuvre moins hardie et novatrice que *Monsieur Ouine*. Le temps du récit y conserve sa cohérence intérieure, alors que le temps de *Monsieur Ouine* n'existe qu'autant qu'il est vécu par les personnages. Mais cette composante d'obscurité et de mystère appartient si profondément à l'univers intérieur de Bernanos qu'elle va néanmoins constituer l'arrière-fond du *Journal*. (...) Bien que le *Journal* révèle un désir lucide de clarté et soit celui de ses livres qui aille le plus loin dans la soumission à une continuité linéaire, l'écrivain a intercalé dans son texte ces failles et ces lacunes qui appartiennent intimement à sa vision intérieure.²³

La disparité formelle des deux romans dont il est ici question est d'une importance suffisamment évidente pour qu'on se préoccupe un moment d'interroger le concept de cette linéarité. Nous croyons comprendre que M. Hubert l'explique par la formule : « écrire des confessions assujetties au déroulement successif des jours. » Et, en effet, l'illusion que la forme originelle, pure du récit est du type d'un tel *déroulement* est fort répandue, même si le parti pris en est rarement explicité. Cette conception repose sur deux postulats :

– que le temps « objectif », *lui*, existe sur le mode du linéaire-chronologique

– que le récit a la faculté de le représenter selon un développement homomorphe, ou bien la latitude de complexifier cette représentation au gré des choix de chacun en matière de « technique » romanesque.

Postulat doublement linéariste et représentatif donc. Mais, fort heureusement, la pensée contemporaine a, depuis quelque temps, bien entamé cette illusion. Ce qui s'est fait, nous semble-t-il à partir d'un triple point de vue :

²³ L'expression romanesque du surnaturel dans le *Journal d'un curé de campagne*, *Études bernanosiennes*, n° 2. [Note du document original. E.-A. Hubert, « L'expression romanesque du surnaturel dans le *Journal d'un curé de campagne* », in *Études bernanosiennes n°2 : Autour du Journal d'un curé de campagne*, Minard, 1961.]

– un point de vue subjectiviste, selon lequel, que le temps objectif soit linéaire ou non, la conscience se produit, elle, dans une temporalité discontinue et différenciée ;

– un point de vue matérialiste et dialectique, selon lequel l'idée d'un temps naturel continu et homogène n'est que la projection sur la réalité objective du type de compréhension que l'on se donne du processus de développement continu de l'idée ;

– un point de vue où les catégories mêmes de réalité et de représentation sont sollicitées, et selon lequel la condition de possibilité originaire de toute matrice temporelle est dans l'inscription, dans la trace, où le signifiant ouvre l'apparition de la catégorie d'être par sa propre répétition.

Il est bien évidemment hors de notre propos de discuter ces trois options, et donc plus encore d'en choisir une. Mais ce qui nous importe ici est que ces trois orientations, de manières diverses, soumettent à une commune sollicitation la catégorie du *présent* comme forme constitutive de l'expérience ; lisons plutôt :

Le temps de l'œuvre d'art est le mouvement même par lequel l'œuvre d'art passe de l'état informe et instantané à l'état formel et durable. (...) Rien ne serait donc plus erroné que d'imaginer la critique génétique comme étudiant du dehors l'histoire des œuvres, leurs ébauches et antécédents. On ne peut, au contraire, comprendre l'œuvre littéraire qu'en se plaçant dans le *nisus formativus* par lequel, à mesure qu'elle se dévoile aux yeux du lecteur, elle lui révèle en même temps comment elle passe de l'instantanéisme, c'est-à-dire de la suite détachée des événements qui la constituent, à un temporalisme spirituel. (...) Contrairement à ce que l'on suppose, le temps ne va pas du passé au futur, ni du futur au passé, en traversant le présent. Sa vraie direction est celle qui va de l'instant isolé à la continuité temporelle.

Georges Poulet²⁴

Il est impossible de penser l'existence de cette totalité dans la catégorie hégélienne de la contemporanéité du *présent*. La coexistence des différents niveaux structurels (...) ne peut plus être pensée dans la coexistence du présent hégélien, de ce présent idéologique où coïncident la présence temporelle et la présence de l'essence à ses phénomènes.

Louis Althusser²⁵

Le texte n'est pas pensable dans la forme, originaire ou modifiée, de la présence. (...) L'appel du supplément est ici originaire et creuse ce qu'on reconstitue à retardement comme le présent (...) Que le présent en général ne soit

²⁴ *Le point de départ* (Plon éd.) p. 40. [Note du document original. G. Poulet, *Études sur le temps humain, III : le point de départ*, Plon, 1964.]

²⁵ *Lire le Capital* tome II (Maspéro éd.) p. 46 [Note du document original. L. Althusser et al. *Lire le Capital*, t. 2, Maspéro 1965.]

pas originaire mas reconstitué, qu'il ne soit pas la forme absolue, pleinement vivante et constituante de l'expérience, qu'il n'y ait pas de pureté du présent vivant, tel est le thème, formidable pour l'histoire de la métaphysique, que Freud nous appelle à penser.

Jacques Derrida²⁶

Nous partageons absolument la préoccupation qui anime ces textes, et dont l'approfondissement nous semble être une des grandes tâches théoriques de l'heure. Mais nous voudrions précisément les prolonger par une question : quoi qu'il en soit, il reste que la catégorie du présent existe, au moins comme thème idéologique ou comme illusion projective. Il reste donc à savoir comment elle est *produite*. Nous ne pensons pas que ce soit par un simple traitement idéologique de « l'expérience », que ce soit l'effet d'une simple configuration métaphysique appartenant uniquement à l'ordre du discours spéculatif. Jacques Derrida parle d'ailleurs fort bien de « ce qu'on reconstitue à retardement comme le présent ». C'est dire que le présent s'établit dans « l'expérience » elle-même, sous l'effet d'un discours qui la reconstitue ou la préfigure en la produisant sous la catégorie de la présence. Ce discours peut avoir plusieurs formes, mais il en est une qui possède à cet égard une singulière efficace : c'est le récit.

Nous allons essayer de lire dans le *Journal* l'avènement de ce présent qui n'est pas sans rapport, on le verra, avec le temps de l'écriture dont nous essayons de produire le concept. Il est bien évident que, si le récit peut avoir la fonction de production d'une telle catégorie temporelle, ceci est loin d'être son seul rôle en la matière. En particulier, la constitution d'une telle illusion est, semble-t-il, radicalement incompatible avec deux autres fonctions du texte :

I) La désignation de la trace. Si ce que nous venons d'écrire a un sens, l'opération par laquelle le récit manifeste ce qui se dit (ou s'est dit) comme inscription, comme trace, est absolument incompatible avec l'illusion d'une expérience vécue dans et par la présence. Or c'est bien, semble-t-il, ce qui se passe en permanence dans le *Journal*. En effet, le livre s'est ouvert, nous en avons parlé, par le mouvement même où s'affichait la possibilité d'institution de la trace. Le livre a mis en place une problématique d'écriture qui subvertit l'illusion représentative et désigne le « lieu » scriptural de l'expérience. Et cette problématique fonctionne avec régularité dans tout le début du second chapitre. Espacés de quelques pages en quelques pages,

²⁶ *L'Écriture et la différence* (Seuil éd.) P. 314 [Note du document original. J. Derrida, *L'Écriture et la différence*, op. cit.]

certains textes viennent contester la représentation et ses valeurs satellites (sincérité, authenticité de la parole, etc...)

P. 29 Celui que Dieu a vu du haut de la croix. Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font...

(J'ai eu l'idée d'utiliser ce passage, en l'arrangeant un peu, pour mon instruction du dimanche. *Le regard de la paroisse* a fait sourire et je me suis arrêté une seconde au beau milieu de la phrase avec l'impression, très nette hélas, de jouer la comédie. Dieu sait que j'étais sincère ! Mais il y a toujours dans les images qui ont trop ému notre cœur quelque chose de trouble. *Je suis sûr que le doyen de Torcy m'eût blâmé.* À la sortie de la messe, M. le comte m'a dit, de sa drôle de voix un peu nasale : « vous avez eu une belle envolée ! » J'aurais voulu être sous terre.) (Nous soulignons).

P. 32 (Je regrette un peu d'avoir écrit le mot d'orgueil, et cependant je ne puis l'effacer, faute d'en trouver un qui convienne mieux à un sentiment si honteux, si concret (...).)

P. 34 Hier soir, ces lignes écrites, je me suis mis à genoux, au pied de mon lit, et j'ai prié Notre Seigneur de bénir la résolution que je venais de prendre. L'impression m'est venue tout à coup d'un effondrement des rêves, des espérances, des ambitions de ma jeunesse, et je me suis couché grelottant de fièvre, pour ne m'endormir qu'à l'aube.

P. 39 C'est une des plus incompréhensibles disgrâces de l'homme, qu'il doive convier ce qu'il a de plus précieux à quelque chose d'aussi instable, d'aussi plastique hélas ! que le mot.

P. 42 Si ces lignes devaient tomber un jour sous de regards indifférents, on me trouverait assurément bien naïf.

P. 45 *J'ai fait lire ces lignes à M. le curé de Torcy*, mais je n'ai pas osé lui dire qu'elles étaient de moi. (...) Et il m'a dit : « Ton ami n'écrit pas mal, c'est même trop bien torché. D'une manière générale, s'il y a toujours avantage à penser juste, mieux vaudrait en rester là. On voit la chose telle quelle, sans musique, et on ne risque pas de se chanter une chanson pour soi tout seul. » (Nous soulignons.)

P. 51 Mais enfin, je peux écrire ici ce qui me plaît, sans risquer de porter préjudice à personne.

P. 71 Je relis ces lignes écrites hier soi : j'ai passé une bonne nuit, très reposante, je me sens plein de courage, d'espoir.

P. 80 Je m'éveillais brusquement avec, dans l'oreille, un grand cri – mais est-ce encore ce mot-là qui convient ? Évidemment non.

P. 83 Je rapporte ses paroles comme je puis, plutôt mal.

P. 87 J'évite autant que possible de faire allusion dans ce journal à certaines épreuves de ma vie que je voudrais oublier sur-le-champ, car elles ne sont pas de celles, hélas ! que je puisse supporter avec joie (...).

P. 94 J'ose à peine risquer cette comparaison, je prie qu'on excuse (...).

P. 95-96 Je veux pourtant écrire ceci avant de partir : « *Quoi qu'il arrive, je ne parlerai jamais de ceci à personne, et nommément à M. le curé de Torcy.* » (Souligné par l'auteur.)

P. 96 (N.B. Une dizaine de pages déchirées manquent au cahier. Les quelques mots qui subsistent dans les marges ont été raturés avec soin.) (Souligné par l'auteur.)

(Les références sont données pour l'édition Plon – Livre de Poche.)

Nous pouvons faire à ce propos quelques remarques, qui nous semblent tout à fait significatives.

a) Dans neuf cas sur quatorze, les intervalles qui séparent de tels textes sont à peu près réguliers (oscillant autour de trois pages).

b) Cette régularité est rompue une première fois, puisque il y a un très long intervalle de vingt pages (51-71). Cet intervalle est borné par les *deux seuls textes* qui manifestent une relative sérénité et une relative confiance dans l'écriture. On constate donc, ce qui est compréhensible mais important, que la fréquence d'apparition de tels textes est en raison inverse de la confiance placée dans le fait d'écriture. Ce qui nous confirme dans l'idée que l'essence de la référence explicite à l'écriture, sa fonction première, est la contestation du discours.

c) Cette régularité est rompue une seconde fois, mais par le phénomène inverse. Les pages 94-96 comptent à elles seules quatre références au texte écrit. De plus ces pages sont le lieu de deux événements très singuliers :

– Pour la première fois dans le livre, (P. 95-96) la désignation de l'écriture est prospective, anticipatrice : je veux encore écrire ceci avant de partir : et le texte qui suit est entre guillemets et en italique.

– Pour la première fois également, une main « étrangère » apparaît dans le texte, pour faire mention de pages déchirées et raturées.

Ceci tend donc à nous faire penser que les pages dont nous parlons sont la scène où se produit un événement scriptural d'importance, dont il nous faudra rendre compte. Toujours est-il que la première partie de ce second chapitre semble trop marquée en désignation de la trace pour qu'on puisse y voir s'établir l'illusion de présent dont il est question ici.

II) Une deuxième fonction du texte vient empêcher cet établissement, mais d'une manière moins radicale et qui semblera peut-être en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut. Nous voulons parler de la représentation-narration qui se donne ouvertement sous la catégorie du passé. Certes une telle représentation (et pour cause) ne met pas en cause la représentation elle-même. Elle ne subvertit pas la catégorie de présence, et qui plus est elle cautionne le présent lui-même en donnant le passé comme un ayant-été-présent. Mais elle le donne comme passé, voilà tout. Et tant qu'elle s'applique avec rigueur, un présent de l'écriture et dans l'écriture ne peut pas se produire. Il est sans cesse approché, alors que la narration se rapproche du moment où le prêtre écrit, et sans cesse différé, le prêtre laissant sa plume et la reprenant plus tard pour, de nouveau, faire la narration de l'intervalle.

Et c'est bien là la disposition largement dominante dans le *Journal*. Ne pouvant évidemment pas faire l'inventaire de toutes les marques de temps dans le livre, nous avons choisi comme échantillon l'ensemble constitué par toutes les premières phrases de « textes », dont nous avons représenté le système de marques dans le tableau C. (PP. 48-52²⁷). Il nous fait faire à ce propos deux remarques :

a) il est clair que cet échantillon ne peut prétendre absolument à être représentatif d'autre chose que de lui-même²⁸. Le choix en étant arbitraire²⁹, nous n'entendons pas affirmer qu'il puisse être régi par la même organisation formelle que l'ensemble des marques de temps du livre. Cependant, pour la catégorie choisie, il est exhaustif. Et cette catégorie nous intéresse en ce que, par rapport à la problématique du présent différé dont nous avons parlé plus haut, elle représente la grande majorité des marques de « reprise d'écriture »,

²⁷ Ci-dessus pp. 57-61.

²⁸ Je dois dire – mes appréciations sévères étant par ailleurs plutôt nombreuses – que je le trouve aujourd'hui, tout de même, assez soigneusement et systématiquement recensé.

²⁹ Pas tout à fait, pour le lecteur que je suis aujourd'hui. C'est plutôt son caractère assez rigoureux qui me frappe. Je rappelle que les « textes » sont ici l'ensemble des passages séparés par des blancs. Les premières phrases sont donc, en quelque sorte, des séries d'entames, d'attaques, qui représentent dans chaque cas une sorte d'*incipit*. C'est un corpus plutôt nettement construit, dont les critères de délimitation sont clairs. Resterait à connaître, bien sûr, la fidélité de ces « blancs » par rapport au manuscrit de l'auteur, dont je ne sais plus du tout s'il existe encore. Ou bien (puisque je suppose que j'aurais récusé à l'époque ce recours à une origine factuelle, hors lecture) : si les blancs varient beaucoup d'une édition à l'autre – en particulier pour celles que Bernanos pouvait avoir en main.

contenues dans le *Journal*. (Le découpage en « textes » est celui de l'édition Plon³⁰).

b) les marques de temps considérés sont des marques *narratives*. Comme les énoncés choisis sont des phrases, et donc de petites dimensions, ces marques se confondent souvent avec des marques linguistiques, en particulier en ce qui concerne les temps verbaux. Mais ce n'est pas toujours le cas. Tel présent (74³¹. M. Le Chanoine de la Motte-Beuvron sort d'ici) est considéré pour sa valeur de passé ; tel imparfait (44. Si j'allais ne plus aimer) pour sa valeur de futur. En outre, tous les participes passés isolés (Reçu la réponse) ont été à peu près systématiquement notés sous le sigle du passé composé. Voici la répartition numérique des marques :

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 60 du mémoire, scannée ci-dessous p. 69.]

Sur l'ensemble des 49 cas marqués considérés ici, on compte donc 37 cas marqués au passé (les énoncés considérés ici sont, évidemment, ceux seuls qui possèdent une marque narrative distincte des marques verbales³²). Par contre, on ne note que quatre marques d'anticipation.

Voici maintenant la répartition numérique des marques verbales :

[Ici sont intégrés les tableaux occupant la p. 61 du mémoire, scannée ci-dessous p. 70.]

³⁰ Cette remarque suppose-t-elle des variations avec d'autres éditions (Pléiade, par exemple) ?

³¹ Je suppose qu'il s'agit de la pagination, indiquée plus haut comme étant celle de l'édition Plon-Livre de poche, disponible à la date où je travaillais à ce mémoire (1967-1968).

³² Recensées dans les lignes suivantes.

I.

Ce matin	+ PC	I4
Ce matin	+ Narr.	I
Hier	+ PC	7
Hier soir	+ PQP	I
Marques d'anticipation (ex. demain)		4
Marques fréquentatives (Tous les jours)		I
Aujourd'hui	+ PC	3
Journée	+ PC	I
Journée (sans verbe)		I
Journée	+ Fut. Ant.	I
Nuit (sans verbe)		3
Nuit	+ PC	4
Nuit	+ Narr.	I
Une heure	+ Narr.	I
Marques \in Journée	+ PC	2
Marques \in Journée	+ Narr.	2
Marques de passé antérieur à hier	+ PC	2

Sur l'ensemble des 49 cas marqués considérés ici, on compte donc 37 cas marqués au passé (Les énoncés considérés ici sont, évidemment, ceux seuls qui possèdent une marque narrative distincte des marques verbales). Par contre, on ne note que quatre marques d'anticipation.

Voici maintenant la répartition numérique des marques verbales :

II. Marques verbales.

PC (Passés composés et assimilés)	62	}
Conditionnel passé	1	
PQP (Plus - que - parfait)	2	
Imp. (Imperfait)	5	
Passé immédiat	3	
Présent à valeur de passé	1	
Présent spéculatif	14	}
Présent narratif	19	
Conditionnel présent	1	
Valeurs futurs	5	}

III. Marques verbales dans les énoncés sans marques de type I

Passé composé	30	}
Imparfait	4	
Passé immédiat	3	
Plus-que-parfait	1	
Conditionnel passé	1	
Présent à valeur de passé	1	
Présent spéculatif	14	
Présent narratif	13	
Conditionnel présent	1	
Valeurs futurs	2	}

Dans tous les cas, la majorité très importante des valeurs de passé se retrouve, puisque la proportion est de 74 sur 113 pour le tableau II, et de 40 sur 70 pour le tableau III. Nous disons très importante parce que la présence des présents spéculatifs fausse le chiffre : en effet il est ici question du choix de la *narration* au passé, et la proportion serait plus fidèle si elle portait sur les seuls énoncés à valeur narrative. La comparaison des tableaux II et III montre d'ailleurs que les présents spéculatifs constituent la seule catégorie de plus de trois occurrences à n'être pas affectée par la disparition des marques narratives.

Ajoutons ici une remarque concernant les Passés Composés. De tous les temps du passé, c'est en effet celui dont la valeur de représentation-narration dont nous parlons ici est, dans le *Journal*, la plus accusée. Or, ce temps est non seulement le plus largement répandu, et de loin, dans l'échantillon considéré, mais la proportion de ses occurrences est d'une régularité frappante : pour les 126 « textes » que compte le livre, donc 126 phrases ici, il y a 62 passés composés, soit 49,2%. Dans le premier chapitre, 49/98, soit 50%. Dans le troisième, 9/20, soit 45%. Dans le second, 49/98, soit 50%. Dans la première partie de ce chapitre, que nous interrogeons en ce moment, 23/48, soit 47,9%. Une telle proportion est beaucoup trop constante pour que nous ne considérions pas comme significatif tout écart qui se présenterait à notre investigation.

Ce qui ne saurait tarder. En effet, sur le tableau C³³, et en ce qui concerne la première partie du second chapitre (« textes » 1-48), le plus long écart entre deux occurrences du passé composé est celui qui sépare le « texte » 40 du « texte » 45, étant en cela en « concurrence » avec l'intervalle 7/12. Mais, si l'on étudie avec attention ces deux intervalles et leur environnement, on voit que le premier possède deux caractéristiques très singulières :

– Dans l'intervalle 40/45, on note la présence d'une marque verbale de futur, dont la valeur narrative de futur est unilatérale et homogène, alors que dans l'intervalle 7/12 on a

cette prochaine visite au château m'occupe beaucoup

où la marque verbale de présent entre en considération, du point de vue de la valeur narrative, avec la marque-prochaine (ce que nous avons noté par un 0)

– Dans l'intervalle 39/46 on compte quatre marques verbales de présent (plus le cas non marqué 42 dont la valeur de présent est absolument

³³ Cf. pp. 48-52 du mémoire, ci-dessus pp. 57-61.

incontestable) pour deux marques de passé, ce qui inverse le rapport dominant dans le livre.

Ces deux remarques concourent à nous montrer que l'on se trouve ici devant un passage dont l'organisation temporelle est profondément originale dans la partie que nous interrogeons. Cette organisation est beaucoup plus composée *en espace*, puisque toutes les catégories de marques sont représentées, et elle est centrée sur les marques de présent, largement dominantes. Or, ce passage est situé aux pages 94-95-96, ce qui est d'un intérêt éminent si l'on se souvient du rôle singulier que nous avons reconnu à ces pages en matière de désignation de l'écriture. Si l'on ajoute que les pages 94-96 comptent à elles seules dix « textes » complets, soit une moyenne de longueur de 0,2 page par « texte », et ce alors que la longueur moyenne des « textes » de cette partie est de 1,5 page et que cette fréquence se produit là pour la première fois (et même, dans cette proportion, pour la seule fois) dans le livre, nous espérons qu'on voudra bien reconnaître que ce passage, *d'un point de vue rigoureusement formaliste*, se signale à notre attention par une singularité tout à fait accusée. Il est affecté, rappelons-le

– de trois ruptures de régularité dans l'organisation formelle des marques métalinguistiques ;

– d'une profonde rupture de régularité pour ce qui est des marques temporelles ;

– d'une très évidente rupture de régularité en ce qui concerne le nombre et la dimension des « textes ».

Ajoutons que, du point de vue de son référent, il est immédiatement suivi par l'annonce de la mort de Delbende, qui est la première mort importante du *Journal*. *Cet immédiatement suivi* pourra paraître arbitraire, et n'avoir que peu de rapport avec le passage lui-même. C'est faux. Ce rapport est au contraire tout à fait important, mais nous allons y revenir après un second détour descriptif.

*

* *

*

Si nous voulons essayer de penser la signification d'ensemble de ces ruptures, ce à quoi nous incite leur commune localisation, il nous faut tenter de penser ce que, dans leur ensemble, elles rompent. Autrement dit, pour unifier l'ensemble des remarques qu'on vient de présenter sous le concept de leur commune singularité, il faut dire à quoi cette singularité fait référence, dans quel rapport elle s'institue. Ce qui nous ramène à cette

linéarité qui nous a donné l'éveil, et, par son intermédiaire, à M. Hubert. En effet, nous ne croyons pas que le fait d'« écrire des confessions assujetties au déroulement successif des jours », en admettant que ce soit possible, suffise à doter le récit d'une « continuité linéaire », et ce, sans évoquer pour autant une quelconque « puissance d'obscurité ». C'est ainsi que le plus « linéaire » des romans policiers, assujetti autant que faire se peut au déroulement successif des jours par l'unicité du point de vue (inspecteur de police) et par un choix narratif (roman « à la première personne »), pourra organiser les modes et fréquences d'apparition de ses personnages d'une manière qui exige une représentation en espace. Car la linéarité n'est pas ici un concept, au sens théorique de ce terme ; mais dans la plupart des cas une métaphore, et au mieux un mode de représentation spatial de l'organisation formelle du récit. Or il est faux de prétendre que le respect de la seule condition de successivité puisse autoriser une représentation linéaire (espace à une dimension). Si on représente la succession des occurrences (de quoi, au fait ?) sur une ligne et qu'on veuille (c'est la moindre des choses) nommer les personnages qui apparaissent, cela exige qu'on utilise une seconde dimension pour *écrire* leur nom ou une seconde référence codée (couleur, par exemple), pour les désigner. Si, de plus, on veut représenter autre chose que les simples « apparitions » de personnages (même de manière extrêmement simple, typologie des lieux, typologie des actions, etc...), la mise en espace devient absolument impérative, voire même l'espace à deux ou trois dimensions n'y suffit pas. Ceci n'est pas un simple truisme, ou en tout cas pas pour tout le monde, on verra plus bas que le postulat linéariste fait, dans les travaux les plus sérieux, plus de dégâts qu'on ne le pense. À supposer donc (ce que, croyons-nous savoir, la linguistique contemporaine admet de moins en moins facilement) que le langage soit, lui, susceptible d'une formalisation linéaire, cela voudrait simplement dire que le système du récit ne lui est pas homomorphe, et cela nous préviendrait une fois de plus contre la confusion entre le discours et le texte.

C'est un souci de ce type qui nous a amené à proposer les tableaux B³⁴. Là encore, les moyens de notre investigation et le caractère de notre travail ne nous permettaient³⁵ pas de représenter l'ensemble des occurrences narratives du livre. Cependant, il nous est apparu qu'un certain type de grandes unités de récit présentaient, à la lecture, des caractéristiques communes et une certaine spécificité : ce sont les passages que la critique appelle communément des « scènes », du type « scène avec la comtesse »,

³⁴ Cf. pp. 46-47 du mémoire, ci-dessus pp. 55-56.

³⁵ Je rectifie une faute d'accord (permettait).

« scène avec Chantal » etc... Pour faire l'inventaire de ces passages (dont la liste est présentée sur le tableau A³⁶), et selon les principes que nous avons exposés par ailleurs (La Pensée, N° 139³⁷), nous nous sommes absolument fié à une impression de lecture. Répétons les raisons essentielles de cette procédure empirique : s'il est vrai que le récit possède sa propre organisation formelle autonome, tant qu'on n'en a pas produit le concept procéder à une sélection « rigoureuse » revient toujours et obligatoirement à rapporter cette organisation à quelque chose d'extra-textuel (système linguistique, référent, etc...) pour lequel on *est en possession* de critères « rigoureux », c'est-à-dire formalisés. Pour le texte lui-même, ces critères ne sauraient exister, puisqu'on se fixe précisément pour tâche de promouvoir une formalisation qui, si elle est vraie, rendra possible leur délimitation. Auparavant, on ne peut se livrer qu'à ce que nous avons appelé la pratique d'une reconnaissance significative, et c'est bien ce que nous avons fait pour les « scènes » en question. Après coup, nous avons reconnu que les passages isolés par notre sélection étaient tous ceux qui, dans le livre, représentaient le curé en présence d'autres personnages, où se manifestait ce qu'on appelle un dialogue, c'est-à-dire la représentation d'un échange de discours par le style direct, avec guillemets, et dont la longueur était supérieure à une page.

³⁸Le tableau B1³⁹ représente le mode d'apparition des personnages dans ces scènes. Remarquons tout d'abord que le principe de ce schéma suppose une double représentation de la successivité temporelle : horizontalement une représentation de l'ordre des scènes ;⁴⁰ verticalement, une représentation de l'ordre des premières apparitions de chaque personnage. Nous croyons qu'on pourrait lire sur ce tableau, dans le détail, un certain nombre de renseignements intéressants. Mais il nous faut nous limiter à quelques remarques générales, à propos desquelles il importe, bien entendu, de garder à l'esprit que ces passages choisis ne représentent qu'un échantillon spécifique, ce qui appelle toutes les réserves de principe que nous avons formulées plus haut (P. 59⁴¹) à propos d'un tel choix.

³⁶ Cf. pp. 44-45 du mémoire, ci-dessus p. 53-54.

³⁷ Cf. ci-dessus, p. 23, note 21.

³⁸ À partir de cet alinéa, et à la différence de ce qui précède, la dactylographie du mémoire laisse une ligne blanche entre tous les paragraphes. Ceci me surprend, et je me demande si ce n'est pas à mettre en relation avec un changement de personne assurant la copie du texte. Voir introduction.

³⁹ P. 46 du mémoire, ci-dessus p. 55.

⁴⁰ Je clarifie la ponctuation, brouillée dans le mémoire par un problème de dactylographie.

⁴¹ Ci-dessus pp. 67-68.

Avec une représentation de ce type, une construction rigoureusement linéaire du livre exigerait que les marques d'apparition (I) occupent la diagonale A. Ceci impliquerait, d'une part que chaque scène ne comporte qu'un seul personnage (hormis le curé d'Ambricourt) et que chaque personnage n'apparaisse que dans une seule scène. Ces deux conditions n'étant pas respectées, les occurrences ne peuvent, dans leur intégralité, se représenter sur aucune ligne droite. Ceci dit, une seconde ligne nous intéresse, c'est la diagonale B. En effet, 14 signes d'occurrence sur 22 sont, à son égard, dans une proximité immédiate, et si l'on excepte les apparitions du curé de Torcy, dont le rôle éminemment singulier dans le livre apparaît à l'évidence sur ce tableau, on peut dire qu'un seul signe n'est pas dans le voisinage de la ligne B, c'est celui qui correspond à la dernière scène avec Chantal.

Cette proximité s'interprète comme suit : d'une part, dix personnages sur quatorze n'apparaissent que dans une seule scène. D'autre part, dix-huit scènes sur vingt n'opposent qu'un seul protagoniste au curé. Ces deux caractéristiques, on le voit, rapprochent considérablement la configuration du livre du modèle linéaire dont on a plus haut énoncé les conditions. De sorte qu'on peut affirmer, sans arbitraire, qu'au vu de l'échantillon considéré, s'il est faux de dire que la composition du livre soit rigoureusement « linéaire », il est néanmoins légitime de noter qu'elle est assez proche du modèle de successivité tel que nous l'avons défini. Notons au passage que les deux conditions évoquées ont ici pour effet que, dans la plupart des cas (7/15), un personnage apparaît après un autre qui lui est immédiatement voisin dans l'ordre de première apparition (immédiatement antérieur ou postérieur), ce qui s'image sur le schéma par le fait que ces deux occurrences sont reliées par un segment continu (écart I) parallèle à la diagonale A ou symétrique de cette diagonale par rapport à la verticale. Cette conséquence est encore plus visible si on représente certains sous-ensembles de personnages, comme les personnages de la paroisse (tableau B3) ou les femmes de la paroisse (tableau B2).

Quoi qu'il en soit, nous allons, par une seconde remarque portant, elle, sur la première partie du second chapitre, être renforcé dans cette idée que la caractéristique de « linéarité » est bien la dénomination inexacte de quelque chose de très réel. Dans cette première partie, nous avons sélectionné, parmi tous les personnages, ceux qui ont une certaine importance narrative, c'est-à-dire ceux dont l'apparition n'est pas marginale ou purement illustrative. Nous parvenons à un groupe de treize dont voici le nombre d'apparitions :

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 68 du mémoire, scannée ci-dessous.]

- 68 -

caractéristique de "linéarité" est bien la dénomination inexacte de quelque chose de très réel. Dans cette première partie, nous avons sélectionné, parmi tous les personnages, ceux qui ont une certaine importance narrative, c'est-à-dire ceux dont l'apparition n'est pas marginale ou purement illustrative. Nous parvenons à un groupe de treize dont voici le nombre d'apparitions:

Personnages	A : Nombre total : d'apparitions	B : Occurences : narratives	C : Scènes	D : = B-C
Torcy	15	4	<u>3</u>	1
Louise	10	6	0	<u>6</u>
Comtesse	8	3	<u>1</u>	2
Chantal	6	0	0	0
Enfants catéchisme	6	3	0	3
Séraphite	4	4	0	<u>4</u>
Comte	14	7	0	<u>7</u>
Dufréty	4	0	0	0
Mère du curé	9	0	0	0
Blangermont	4	1	<u>1</u>	0
Delbende	3	1	<u>1</u>	0
Jeunes du cercle	2	2	0	2
Sulpice	5	4	0	<u>4</u>

On aura compris que nous ne travaillons plus ici sur le seul échantillon des scènes, mais sur l'ensemble du texte de la première partie du second chapitre, ce qui nous fournira d'ailleurs un bon exemple des rapports qui peuvent associer le texte dans son ensemble et l'échantillon en question.

On aura compris que nous ne travaillons plus ici sur le seul échantillon des scènes, mais sur l'ensemble du texte de la première partie du second chapitre, ce qui nous fournira d'ailleurs un bon exemple des rapports qui peuvent associer le texte dans son ensemble et l'échantillon en question.

Dans la première colonne A, nous avons noté le nombre total des apparitions ou des évocations d'un personnage, en choisissant de ne noter que par une seule unité les apparitions contenues dans une seule occurrence narrative, c'est-à-dire dans un même dialogue, un même portrait, une même action simple. Cette colonne révèle une distribution extrêmement frappante : si l'on omet le personnage de la mère, qui n'est évoqué que par souvenir, la décroissance du nombre des apparitions est absolument régulière, à deux exceptions près, soit dans dix cas sur douze. Ce qui veut dire que le nombre d'apparitions d'un personnage est dans la même distribution que l'espace du texte qu'il occupe entre sa première apparition et la fin de la partie. Ce qui veut dire encore qu'un personnage apparaît d'autant plus souvent qu'il a été introduit plus tôt, ce qui nous confirme tout à fait dans l'idée que la successivité des apparitions est relativement régulière.

Ceci étant acquis, on va quelque peu nuancer cette appréciation en spécifiant (colonne B) les occurrences *narratives*, c'est-à-dire celles où un personnage est directement évoqué par une action réellement effectuée en présence du curé, et rapportée selon le mode de la narration simple. On voit que la distribution s'en trouve sensiblement modifiée. Il est remarquable d'ailleurs que les personnages qui sont le moins affectés par cette modification sont ceux qui semblent, *à ce moment du livre*, d'une importance narrative assez faible. Mais ce qui nous importe ici est le rapport qui s'établit entre ces occurrences narratives et les scènes. Pour cela, il nous faut évidemment modifier un peu notre notation : le nombre de scènes ayant été rapporté à la colonne C, on ne considérera que les occurrences narratives extérieures à ces scènes, soit le chiffre B – C (colonne D). Nous obtenons là un résultat tout à fait intéressant : quatre personnages ressortent en effet très nettement de l'ensemble par le nombre de leurs apparitions. Il s'agit de Louise, de Séraphita, du Comte et de Sulpice Mitonet. Or, les quatre personnages qui apparaissent dans une scène sont Torcy, la Comtesse, Blangermont et Delbende. Il n'y a aucune intersection entre ces deux ensembles.

Ce qui nous amène à dire ceci : que, envisagé à ce niveau d'investigation, la structure formelle de ce texte en ce qui concerne les modes

d'apparition des personnages est contradictoire et non pas linéaire ; qu'elle s'organise en deux ordres de distributions non superposables : la répartition en scènes d'une part, et la fréquence des occurrences narratives de l'autre. Les personnages se répartissent en deux groupes : ceux avec qui le curé a l'occasion de parler longuement (ou que le récit désigne comme tels, ce qui, pour nous, revient au même), et qui sont pour l'instant surtout des personnages que nous appellerions volontiers « de référence », qui commentent l'action sans y participer vraiment (Torcy, Blangermont, Delbende) ; ceux auxquels le curé porte attention pour leurs *actions* mais qui pour l'instant demeurent lointains et comme hors de portée de la parole (Louise, Séraphita, le Comte). Nous désignerions volontiers cette structure contradictoire par le nom, purement métaphorique, de *structure d'appel*. Appel de la narration, de l'organisation actionnelle, encore renforcé par des situations comme celle de Chantal, assez fréquemment mentionnée (6) mais qui n'apparaissent pas encore en narration (0-0-). Cette organisation se mettra en jeu lorsque les deux groupes s'interpénétreront, soit pour *l'entrée en scène* de personnages du premier type (ce sera le cas pour Louise, Séraphita, le Comte, Chantal), soit pour *l'entrée en action* de personnages du second, même rétrospectivement, mutation qui s'opère pour la première fois avec le suicide de Delbende. Nous sommes donc fondé à voir dans l'annonce de cette mort la fin et la *délimitation* de la première partie du chapitre.

Ceci est-il en contradiction avec ce que nous avons annoncé plus haut de la relative « linéarité » du livre ? Nous ne le croyons pas. En effet, un texte s'organise à plusieurs niveaux, auxquels correspondent des niveaux spécifiques de l'investigation. Nous avons voulu montrer au contraire comment une régularité réelle (marques d'écriture, marques temporelles, dimensions des textes, organisation des scènes, nombre global d'apparitions) pouvait inclure une construction contradictoire à un autre niveau. Si nous ajoutons qu'à notre sens, une organisation marquée de régularité formelle est aussi une structure d'appel (appel de « l'événement ») on comprendra que ces deux structures nous semblent solidaires.

Quoi qu'il en soit, elles participent d'une commune représentation du passé. L'ensemble de l'organisation ainsi décrite contribue à produire l'image de ces « confessions assujetties au déroulement successif des jours », c'est-à-dire du curé écrivant chaque soir la relation de la journée, ou dans la journée la relation des faits de la veille. Rappelons que sur 49 marques non verbales du tableau C, 35 sont de ce type. De plus, les apparitions de personnages forment elles-mêmes l'image de cette régularité

et de cette successivité des rencontres dans le micro-univers de la paroisse auquel le prêtre se familiarise progressivement. Nous sommes donc *maintenant* fondé à dire que c'est ce mode de la *représentation-au-passé* qui doit faire référence à l'événement scriptural que nous avons localisé dans les pages 94-96.

*
* *
*

Nous dirons que ces pages sont le lieu de la production d'un présent. Pour tenter d'en éclairer la signification conceptuelle, nous ne pouvons ici que faire appel au concept d'espacement (écrit aussi espace-ment) tel qu'il a été produit par Jacques Derrida.

Le propre de l'écriture, nous l'avons nommé ailleurs, en un sens difficile de ce mot, *espacement* : diastème et devenir-espace du temps, déploiement aussi dans une localité originale, de significations que la consécution linéaire irréversible, passant de point de présence en point de présence, ne pouvait que tendre et dans une certaine mesure échouer à refouler. (...) Dans tout espacement silencieux ou non purement phonique des significations, des enchaînements sont possibles qui n'obéissent plus à la linéarité du temps logique, ou du temps de la conscience et de la préconscience, du temps de la « représentation verbale ».

(L'Écriture et la différence, P. 321).

Qu'on ne soit pas trop surpris de nous voir utiliser à cette fin un concept (et un texte) produits précisément pour faire brèche à la catégorie de présence, et conséquemment à celle de présent. Nous entendons bien que le grand mérite de Jacques Derrida à cet égard est bien d'avoir déconstruit le concept d'un présent originaire, forme pure et constitutive de l'expérience. Mais notre objet est précisément de montrer comment, ce présent n'existant jamais par lui-même, comme ce qu'on pourrait appeler une essence temporelle, dans le *tracé* de l'écriture, dont c'est justement le propre que d'échapper aux catégories classiques d'essence et de temporalité, et le présent linguistique lui-même étant subverti par la désignation de la trace, comment donc l'écriture possède la latitude de retourner en son sein sa propre virtualité, produisant ainsi une autre image, une autre illusion de présent, extra- ou supra-linguistique. Quitte à nous demander ensuite si cette illusion est stable et sereine.

De toute évidence, nous nous trouvons ici devant une séquence de récit, ce qu'on pourrait peut-être appeler une grande unité, et qui nous est désignée comme telle par l'espace situé entre les deux lignes de pointillés, et

deux courts textes qui lui sont immédiatement et explicitement reliés. De plus, cet espace est le théâtre d'un événement ou d'un procès dont l'unité est clairement soulignée par la formule rétrospective « je ne parlerai jamais de *ceci* ». Ce qui est singulier, c'est que le fait d'écrire n'est pas postérieur à l'événement, de sorte qu'il ne lui est pas temporellement *externe*, mais qu'il est au contraire englobé, enserré, ou au moins coextensif à ce qui se joue là, fait qui est mis en valeur par le nombre de « textes » (7) lequel implique, au moins, sept reprises d'écriture pendant le temps de « ceci ». On apprend immédiatement après que cette solidarité de l'écriture et de l'événement n'est pas seulement chronologique, mais qu'elle se fonde en une identité de statut, puisque sont associées dans les lignes suivantes la volonté de taire ce souvenir, la volonté de détruire ce cahier et l'image de la mort.

P. 96 : Quoiqu'il arrive, je ne parlerai jamais de ceci à personne.

Je pense à moi comme à un mort.

Une dizaine de pages déchirées manquent au cahier.

Le docteur Delbende a été trouvé ce matin, à la lisière du bois de Bazancourt, la tête fracassée, déjà froid.

Je m'étais proposé de détruire ce journal. Réflexion faite, je n'en ai supprimé qu'une partie, jugée inutile, et que je me suis d'ailleurs répétée tant de fois que je la sais par cœur. C'est comme une voix qui me parle, ne se tait ni jour ni nuit. Mais elle s'éteindra avec moi, je suppose ? Ou alors...

L'écriture est donc située temporellement et essentiellement *dans* ce qu'on appellerait ailleurs « l'événement spirituel ». Mais, qui plus est, elle s'y déploie comme dans un espace, multipliant les points de vue qu'elle projette à son endroit. Dans quatre « textes », elle l'atteste comme son passé (39, 40, 45, 47⁴²). Dans deux autres, elle s'y projette comme vers son avenir (44, 46). Dans cinq « textes », elle le dit comme son présent (40, 41, 42, 43, 46). Elle fait ainsi l'image d'une simultanéité entre l'extension de son acte et le développement de l'événement, condition de possibilité qui est constitutive de la catégorie de présence, et donc de celle de présent. En cela, elle produit bien l'illusion de la représentation. Voire même elle la renforce. Car si *nous savons, nous*, que tout s'établit ici dans l'espace de l'écriture, elle tente d'accréditer, par la fréquence des ruptures et des blancs, que l'événement se prolonge et⁴³ s'étend, cependant que l'écriture se tait. Son

⁴² Je substitue des virgules aux tirets qui figurent dans l'original.

⁴³ J'introduis cette conjonction, qui manque dans l'original.

dernier stratagème à cet égard est de retourner sur elle-même cette mise en espace, redoublant l’avenir de l’événement par l’avenir de la parole, et l’avenir de la parole par l’à-venir de l’écriture : « Je veux pourtant écrire encore ceci, avant de partir : “*quoi qu’il arrive, je ne parlerai jamais de ceci à personne, et nommément à M. le curé de Torcy.*” »⁴⁴

Résumons-nous. Ce que nous savons, c’est que l’événement est produit dans le texte, produit par le texte. De plus, nous savons que par le fait de la trace, le texte est exorbitant à l’événement, qu’il le contient en même temps qu’il le subvertit. Mais le livre, lui, fait image de ce que le texte est contenu dans l’événement, que ce dernier l’englobe en même temps qu’il le conteste. Nous voici donc peut-être parvenu à une ébauche de notre concept : *Nous appellerons présent de l’écriture l’illusion, produite par le texte, d’une coextension doublement exorbitante entre l’espace temporel de l’écriture et l’espace temporel de la fable.*

S’il est vrai que la catégorie de simultanéité est constitutive de celle de présence, le texte va redoubler l’illusion en utilisant à cette fin la rupture même de ce présent, savoir : la reprise de la narration au passé. Car lorsqu’on apprend, au texte immédiatement consécutif à ce passage, que le docteur Delbende a été trouvé mort *ce matin*, et compte tenu de ce qu’est la logique surnaturelle du livre, il n’est pas illégitime de penser que son agonie ou sa mort aient été contemporaines du drame spirituel dont les pages immédiatement précédentes ont été le théâtre. Il s’agit bien là de « ce qu’on reconstitue à retardement comme le présent ».

Nous voici donc en tête-à-tête avec ce présent, déjà différé dans le délai par lequel il s’est redoublé de la présence de la mort. Mais ce concept, si concept il y a, n’est pas à lui tout seul une structure. Et comme nous allons clore ici notre second chapitre, voici la structure, si structure il y a, différée au troisième, condamnée ainsi par un étrange retardement, à ne pas se produire dans celui qui en porte le nom. Puisque jusqu’à nouvel ordre, si l’on peut risquer cette formule, nous n’en voyons pas ici la moindre trace.

⁴⁴ Je ferme ces derniers guillemet, qui manquent dans l’original.

ECRITURE

Je n'ai pas prétendu que ses ouvrages fussent « de stricte obédience maurassienne ». S'il en était ainsi, ils seraient peut-être réussis, et ils ne le sont pas. Il doit à la discipline maurassienne le peu qui est défriché de son chaos ; mais la brousse, la brousse impénétrable où tout se confond, s'étouffe et se perd, occupe la majeure partie du terrain.

Maurice Pujo. 1932.

Georges Bernanos est l'hérésie personnifiée, hérésie contre Dieu, hérésie contre lacy nation, hérésie contre l'homme.

Brasillach.

Après, vient le travail de la mort. Bien entendu, il faudrait continuer de *lire*, pour le voir dans tout le livre produire et déployer l'espace où la grâce viendra se désigner par ses silences. Nous croyons qu'il est possible de montrer, en effet, que le second chapitre s'organise en trois parties, scandées par deux morts. Et cependant, l'effet de ces deux scansion quant à l'organisation formelle du livre n'est pas identique, tant s'en faut. Pour une raison d'ailleurs fort simple : si, on l'a vu, la première partie se clôt et se délimite par le double mouvement où *s'annonce* cette mort et où le texte entreprend de se détruire, ces deux temps sont distants, pour ce qui est de la seconde, de quelque vingt pages. (Pléiade, P. 1166-1184). Ce qui nous permettrait de montrer, si nous entreprenions de nous y consacrer, qu'alors que le livre marque une coupure formelle entre l'annonce de la mort de Delbende et le travail qu'opère cette mort sur les personnages (en premier lieu sur le curé d'Ambricourt), la mort de la comtesse et son effet immédiat sont beaucoup plus solidaires dans le livre, engagés qu'ils sont dans le même procès narratif. De sorte qu'on pourrait ainsi décrire les règles d'association reliant la désignation de ces deux morts ; la *transformation* qui s'opère de l'une à l'autre dans le livre permettant peut-être de penser la possibilité narrative de la troisième, celle du curé lui-même.

Poursuivant, à grands traits, l'esquisse des lignes d'un tel *programme*, nous dirons qu'une étude de cette sorte permettrait d'aborder ce qui nous paraît être la question centrale pour toute analyse de récit consacrée au *Journal*, savoir le mode de figuration narrative de la grâce¹. À notre sens, on devrait l'envisager d'un triple point de vue :

– l'organisation, la répartition et le mode de désignation des silences, ou blancs, où se produit l'événement, où il est tu, et où il est montré comme tel. Intervention narrative résolument paradoxale où le récit occulte ce qu'il désigne, aux fins de mieux le montrer.

– le système des disruptions à la logique narrative. On a souvent dit, en effet, du *Journal* aussi bien que des autres romans de Bernanos, que les actions y étaient régies par une logique surnaturelle, mais sans se préoccuper

¹ Je ne peux pas manquer d'être frappé par le fait que cette question soit posée comme « *centrale* pour toute analyse de récit consacrée au *Journal* » – c'est-à-dire pour tout mon travail de cette année-là – par le jeune militant communiste que j'étais.

démesurément, semble-t-il, de décrire avec plus de précision quelles en étaient les caractéristiques. Celles-ci nous apparaissent essentiellement comme relevant d'une *a-logique*. Bien sûr, il serait tout à fait possible, sur le corpus d'ensemble des romans de Bernanos, d'y découvrir quelques règles d'associations stables (découverte de la lettre, vision surnaturelle des visages, etc...). Mais ces règles elles-mêmes sont moins importantes que l'effet qui les produit comme ruptures, comme hiatus (ce qu'il serait intéressant de rapprocher des blancs évoqués plus haut) au sein de ce qu'on est convenu d'appeler la logique narrative. Ainsi apparaît cette disposition fondamentale de toute littérature qu'est le *travail sur les modèles*. Qu'est-ce donc que la logique narrative, sinon les règles culturellement reconnues comme devant associer des actions pour que celles-ci répondent aux divers ordres de la vraisemblance ? Que ces règles se donnent d'ailleurs² sous quelque forme que ce soit, et en particulier sous celle de cette « psychologie » qui se prétend descriptive pour mieux occulter ses fondements normatifs ; le vraisemblable, on l'a dit, est une catégorie rapportée à la même origine que la bienséance. La compréhensibilité psychologique d'une action n'est donc que la référence textualisée qui la rapporte à cet ordre de prescriptions, permettant ainsi de « comprendre », c'est-à-dire de référer à une règle, l'association de deux faits. Le vaudeville est à cet égard le meilleur des mondes, puisque les cocuages y sont ordinairement suivis de colères, puis de pardons. « La » logique narrative nous apparaît donc comme une force d'inertie culturelle, et le *Journal* va la travailler³. Ce qui fait que, dans le *Journal*, la figuration narrative de la grâce s'articule toujours sur une puissance d'infraction à des règles culturelles, ce dont il serait peut-être opportun de tirer quelques conséquences quant à la signification historique et morale de l'œuvre de Bernanos.

– le rapport de ces deux ordres de phénomènes à la mort, qui leur confère une dimension et un enjeu surnaturels.

Il faudrait penser en outre le rapport de cet ensemble à un discours spéculatif, voire à une spéculation textualisée, qui viennent entretenir de la grâce, de Dieu, de la mort. Nous disons spéculation textualisée, parce qu'il serait faux de croire que ceci se limite à un commentaire spéculatif de l'événement, à un discours relativement autonome et localisable dans une séquence disjointe. Ainsi :

Je suis rentré chez moi très tard, et j'ai croisé sur ma route le vieux Clovis qui m'a remis un petit paquet de la part de Mme la Comtesse. Je ne me décidais

² Je supprime une virgule qui déséquilibre la syntaxe de la phrase.

³ Sur cette hypothèse, qui m'apparaît aujourd'hui comme notable, voir l'introduction.

pas à l'ouvrir, et pourtant *je savais* ce qu'il contenait. C'était le petit médaillon, maintenant vide, au bout de sa chaîne brisée. (Souligné par nous). (P. 1165)

Le « je savais » relève ici de la fonction du texte dont nous parlons. Il a en effet deux rôles : d'une part, il désigne « l'événement », bien que ce dernier s'y laisse de tout évidence mal contenir. D'autre part, il rapporte l'événement à la catégorie spéculative du savoir. Si l'on parvenait à décrire avec quelque précision l'organisation formelle et l'articulation de cet ensemble de phénomènes, ou aurait peut-être progressé dans la connaissance de ce qu'on appelle la logique surnaturelle en fait de récit⁴.

Enfin, un tel programme devrait se fixer d'étudier la transformation des remises en cause de l'écriture dont ce serait pure naïveté que de croire qu'elles demeurent identiques à elles-mêmes du début à la fin du livre. Dans cet ordre d'idées, remarquons simplement que les ratures, qui *apparaissent* pour la première fois avec la mort de Delbende (et avec elles ce scripteur étranger au curé qui nous les nomme), se reproduisent dans l'espace de la seconde partie du chapitre, en sorte que la seconde remise en cause « de taille » de l'écriture (P. 1184-1185) relève obligatoirement d'un type d'occurrence narratif différent de celui de la page 1114. En fait, on a :

P. 1117 Car l'angoisse... (la page a été déchirée)

Première interruption de phrase (en sa fin).

P. 1129 (*On peut lire au bas de cette page, en marge, les lignes suivantes, plusieurs fois raturées mais encore déchiffrables : J'ai écrit ceci dans une grande et plénière angoisse du cœur et des sens. Tumulte d'idées, d'images, de paroles. L'âme se tait. Dieu se tait. Silence.*)

Première lisibilité sous rature. En outre, le fait que le texte du curé et celui du second scripteur soient dans la même parenthèse fait porter l'intérêt sur d'autres occurrences de ce type, qui sont peut-être *en marge*. Par exemple :

P. 1177. (Il y a un quart d'heure, qui eût pu me croire capable d'écrire ces lignes, si sages en somme ? Je les écris pourtant.)

Cette impression de lecture est confirmée par le présent de « je les écris » qui accrédite l'idée d'une simultanéité entre ce discours et le précédent, renforçant la mise en espace du discours et de la page. Enfin :

⁴ À nouveau, cette connexion entre les projets et techniques de l'analyse de récit et l'investigation d'une « logique surnaturelle » dans l'écriture du roman.

P. 1184 N.B. – *Plusieurs pages ont été ici arrachées, en hâte semble-t-il. Ce qui reste d'écriture dans les marges est illisible, chaque mot haché de traits de plume marqués si violemment qu'ils ont troué le papier en maints endroits.*

Une feuille blanche a été laissée intacte. Elle porte seulement ces lignes :

Résolu que je suis à ne pas détruire ce journal, mais ayant cru devoir faire disparaître ces pages écrites dans un véritable délire, je veux néanmoins porter contre moi ce témoignage que ma dure épreuve – la plus grande déception de ma pauvre vie, car je ne saurais rien imaginer de pis – m'a trouvé un moment sans résignation, sans courage, et que la tentation m'est venue de...

(La phrase reste inachevée. Il manque quelques lignes au début de la page suivante.)

On a donc ici : interruption de phrase en sa fin, lisibilité sous ratures, première description détaillée des ratures, première interruption de phrase en son début, ce qui est évidemment le produit transformé des marques précédentes. De sorte que la transformation associant la rupture formelle de la page 1114 à celle des pages 1184-1185 pourrait être conceptualisée, elle aussi, comme un *espacement* (« devenir espace du temps, déploiement dans une localité originale, de significations que la consécution linéaire irréversible, passant de point de présence en point de présence, ne pouvait que tendre et dans une certaine mesure échouer à refouler »⁵), puisqu'on se trouve en présence :

– d'un espacement de deux faits originellement consécutifs (mort et destruction du texte) ;

– d'une répartition successive *en même temps* que d'une complexification croissante des marques de remise en cause de l'écriture ;

– en dernier ressort, de l'association entre une rupture précisément localisable (P. 1114. 3^{ème} ligne de pointillés) et une mutation formelle rigoureusement impossible à localiser par une coupe puisque les ratures enserrant un texte *lisible* et qu'une partie du texte *non raturé* est manquante.

La description de cette transformation devrait être étroitement associée à celle du troisième chapitre du livre, lequel produit la mort la plus vraie du *Journal*, puisqu'elle est à la fois mort, silence, grâce et consommation du livre. Pas tout à fait cependant, la lettre de Dufréty représentant à cet égard une espèce de revanche de la représentation à l'encontre du texte qui la subvertit, en même temps qu'elle rend cette subversion possible, puisqu'à proprement parler, si celle-ci a été produite par le journal, elle se consomme,

⁵ Cf. p. 72. [Note du document original, qui renvoie à la citation de Derrida ci-dessus p. 79.]

comme la mort, dans l'espace qui sépare la dernière ligne du journal⁶ et la lettre de Dufréty : dans un blanc.

*
* *
*

Il est trop évident qu'un tel programme excède largement les dimensions et les ressources de notre travail pour que nous tentions la caricature bâclée de telle ou telle de ses phases. Chacune appelle une investigation patiente et approfondie, associant la constitution d'un matériel descriptif au traitement des concepts. Il est donc préférable de poursuivre ici selon le point de vue que nous nous sommes donné, savoir l'élucidation de ce que peut être « la temporalité » du récit.

Mais il est d'ores et déjà évident que, selon les perspectives épistémologiques qui sont les nôtres, la description d'une structure signifiante du texte est la formalisation conceptuelle d'une lecture optimale, cette lecture elle-même étant le dépôt systématisé de l'ensemble des lectures que peut recevoir / qu'a effectivement reçues le texte dans un contexte culturel historiquement déterminé. Ce qui veut dire que, si l'on croit que ce dépôt ne peut se *concevoir* que comme la somme connue et inventoriée des lectures effectives, on arrive vite à la conclusion que la chose est impossible. Que si, par contre, on veut tenter de penser la possibilité conceptuelle de la chose, il faut bien entendu se donner une compréhension de la procédure qui excède, quant à ses catégories, la collection encyclopédique des lectures, la course à la constitution d'un corpus idéalement représentatif qui toujours se dérobera : il faut concevoir que la science accédant à ce nouveau domaine, *trouve des types nouveaux de formalisation où l'image de la scientificité se transforme*. Que la structure, comme concept, soit solidaire de la délimitation de sa compétence de connaissance (« marges d'incertitude ») et de la formalisation du type de rationalité qu'elle produit. Dans une telle démarche, on le voit, la formalisation théorique et la formalisation épistémologique des procédures sont en état d'étroite dépendance.

Dans l'état actuel des choses, nous croyons que la plus grande avancée dans ce domaine a été opérée, d'une part, par la problématique de la trace dans l'œuvre de J. Derrida et par la critique radicale du modèle phonologique-distributionnel où elle se produit⁷. De sorte que la description

⁶ Je rectifie la graphie, qui dans le mémoire est en italique (*Journal*) ce qui désigne le titre du livre, alors qu'en l'occurrence il s'agit évidemment de la dernière ligne du journal du curé, à l'intérieur du livre et avant sa fin.

⁷ Sur ce déplacement de perspective, voir l'introduction.

de « la » structure signifiante du texte (si le terme de structure et celui de signifiant sont encore ici légitimes) n'est plus concevable sans l'étude de l'institution de la trace où le texte comme système est subverti, et l'étude du *système* des marques où la trace se logifie pour entrer en représentation. Ce qui appelle une formalisation des rapports du système et de sa nature. Par ailleurs, nous croyons qu'il y aurait beaucoup à dire de ce point de vue sur les recherches de Mme Julia Kristeva qui est à notre connaissance la première à avoir proposé une formalisation explicite à cette question :

le livre par contre, situé dans l'infinité du langage poétique, est fini : il n'est pas ouvert, il est fermé, constitué une fois pour toutes, devenu principe, un, loi, mais qui n'est lisible comme tel que dans une ouverture possible vers l'infinité. Cette lisibilité du fermé ouvrant vers l'infini n'est accessible *complètement* qu'à celui qui écrit, c'est-à-dire du point de vue de la productivité réfléchissante qu'est l'écriture. (...) Pour l'écrivain, le langage poétique se présente comme une *infinité potentielle*. (...) La sémiologie pour sa part pourrait introduire dans son raisonnement la notion du langage poétique comme *infinité réelle* impossible à représenter. (...) L'axiomatisation des articulations du langage poétique échappera aux difficultés que présente la théorie des ensembles et en même temps intégrera, dans l'approche du texte, la notion de *l'infini*, sans lequel il s'est avéré impossible de traiter d'une manière satisfaisante le problème de la connaissance précise. (...) L'objectif de la recherche « poétique » se voit du coup déplacé. La tâche du sémiologue sera d'essayer de lire le fini par rapport à une infinité en décelant une signification qui résulterait des modes de jonction dans le système ordonné du langage poétique.

(Pour une sémiologie des paragrammes, *Tel Quel* 29⁸)

Ces concepts nous paraissent fixer les cadres principaux pour la position du problème, mais nous ne partageons pas, il s'en faut,⁹ l'ensemble des formulations qui sont présentées là. Nous croyons en effet que la référence à « celui qui écrit » est un déchet de la formalisation, un recul devant la nécessité d'une procédure rigoureusement *textuelle*, au profit d'une discutable caution de réalité concrète. Il nous paraît que Jacques Derrida a montré au contraire que le concept d'une telle lisibilité et de ses modes de jonction ne se produisait que pour autant que l'on éjecte de la formalisation les considérants sur le sujet supposé de l'écriture (Cf. texte cité P. 14¹⁰). À moins, bien entendu, que l'on produise le concept d'un scripteur lisible dans

⁸ J. Kristeva, « Pour une sémiologie des paragrammes », *Tel quel* 29 (Éd. Du Seuil), printemps 1967.

⁹ Je rajoute la virgule qui manque dans l'original.

¹⁰ Ci-dessus pp. 23-24.

le texte (et qui ne serait rien moins peut-être, qu'une subjectivité individuelle.)

Cela pose la question de l'usage du mot « supplément » : de la situation de Rousseau à l'intérieur de la langue et de la logique qui assurent à ce mot ou à ce concept des ressources assez *surprenantes* pour que le sujet présumé de la phrase dise toujours, se servant de « supplément », plus, moins ou autre chose que ce qu'il *voudrait dire*. Cette question n'est donc pas seulement celle de l'écriture de Rousseau mais aussi de notre lecture. Nous devons commencer par tenir un compte rigoureux de cette *prise* ou de cette *surprise* : l'écrivain écrit *donc* dans une langue et *dans* une logique dont, par définition, son discours ne peut dominer absolument le système, les lois et la vie propre. Il ne s'en sert qu'en se laissant d'une certaine manière et jusqu'à un certain point gouverner par le système. Et la lecture doit toujours viser un certain rapport, inaperçu de l'écrivain, entre ce qu'il commande et ce qu'il ne commande pas des schémas de la langue dont il fait usage. Ce rapport n'est pas une certaine répartition quantitative d'ombre et de lumière, de faiblesse ou de force, mais une structure signifiante que la lecture critique doit produire.

(De la grammatologie, p. 226-227)

Revenons donc à ladite temporalité. Parvenu à ce point de notre démarche, nous nous trouvons en effet devant trois types de phénomènes qui en relèvent :

- d'une part, ce que nous avons appelé des scansion, c'est-à-dire des bornes de délimitation de certains procès temporels,
- d'autre part, le présent de l'écriture, image ou illusion temporelle qui s'établit dans le texte et qui est produite par une séquence textuelle localisable,
- enfin le concept, proposé par ailleurs, d'une double organisation narrative et scripturale, du système temporel de l'écriture.

Ces trois ordres de *faits de récit*, dont nous allons essayer de décrire l'articulation, appellent une double remarque :

- a) ce sont des faits de texte, et non de discours ; ce qui est assez dire que leur *nature* n'est pas de l'ordre de la séquence syntagmatique délimitable par deux interruptions de la chaîne, et ce, même si la délimitation de leurs marques coïncide avec une séquence discursive donnée. Ceci est particulièrement important à comprendre en ce qui concerne le présent de l'écriture, ce que nous serons amené ultérieurement, à titre provisoire et faute de mieux, à classer dans les types de discours, en ce qu'il est le seul de ces phénomènes à se produire dans un texte localisable entre deux coupes.

b) l'erreur fondamentale de la formalisation que nous avons proposée à propos de la double référence temporelle du récit (La Pensée, N° 139¹¹), est d'avoir pensé les deux classes ainsi dégagées comme aptes à se répartir dans une distribution de deux ensembles d'unités (séquences discursives) disjoints. Il nous apparaît désormais à l'évidence que les temporalités narratives et scripturales ne sont pas des classes d'unités mais des fonctions (ou des classes de fonctions) textuelles qui *surdéterminent* les fréquences. Ce principe de surdétermination fonctionnelle, que nous avons déjà reconnu en ce qui concerne le rapport des différents systèmes signifiants du texte (temporel, figuratif, appréciatif etc...), doit donc être pensé y compris au niveau de la nature formelle de chacun d'entre eux, de sorte qu'on parvienne à penser que, d'ores et déjà, et pour cette raison simple, le modèle de la structure ne pourra pas être homomorphe au modèle phonologique.

Si nous définissons donc la *temporalité narrative* comme la fonction narrative qui signifie, dans le texte, l'espace temporel de la fable, et la *temporalité scripturale* comme la fonction narrative qui signifie, dans le texte, l'espace temporel où se produit l'écriture, on se trouve en présence de deux fonctions qui ouvrent deux champs de textualité. À ce niveau de formalisation, nous rendons compte de l'ouverture de la temporalisation, de sa condition de possibilité, de ce qu'à des fins opératoires on pourrait *très provisoirement* appeler « continuum » temporel ou *substance*.

De cette temporalité, les scansionnements produisent l'articulation, ou *forme*. Il est loisible de reconnaître assez rapidement que ces scansionnements sont de divers ordres :

1°) Les *scansionnements référentiels* sont celles par lesquelles le récit se rapporte explicitement au temps de la fable.

P. 1166 *Six heures et demie*.

Mme la comtesse est morte cette nuit.

Ces scansionnements utilisent toutes les ressources des marques temporelles directes ou indirectes du référent : au présent (exemple ci-dessus) ; au passé, au futur, en cascade (le lendemain, peu après) ; immédiates (désignations directes) ; médiates (intercession d'un événement autre que celui que l'on désigne, par exemple, P. 1035 : « J'ai décidé ce matin de ne pas prolonger l'expérience au-delà des douze mois qui vont suivre. Au 25 novembre prochain, je mettrai ces feuilles au feu ») etc... Il est clair que ce système de

¹¹ Cf. ci-dessus p. 23, note 21.

scansions participe totalement et exclusivement de l'ordre de la temporalité narrative.

2°) *Les scansions thématiques*. C'est le domaine très largement (et peut-être insuffisamment pourtant ou de manière pas assez systématique) étudié par la critique littéraire. Après les travaux considérables consacrés à ces descriptions, la nôtre, si nous l'entreprenions en quelques pages, ferait ici figure de caricature. Contentons-nous donc de faire trois remarques de méthode :

a) La formalisation devrait tenir compte (à la lumière des travaux de A.J. Greimas) de ce que nous appellerions la réceptibilité d'un même lexème à des occurrences thématiques de valeur distincte, ou opposée. De tels *points de disjonction thématique* sont parfois très lisibles dans le texte. Par exemple :

P. 1032 Je me disais donc que le monde est dévoré par l'ennui. Naturellement, il faut un peu réfléchir pour se rendre compte, ça ne se saisit pas tout de suite. C'est une espèce de poussière. Vous allez et venez sans la voir, vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez, elle est si fine, si ténue qu'elle ne craque même pas sous la dent. Mais que vous vous arrêtiez une seconde, la voilà qui recouvre votre visage, vos mains. Vous devez vous agiter sans cesse pour secouer cette pluie de cendres.

P. 1113-1114 Il me semble avoir fait à rebours tout le chemin parcouru depuis que Dieu m'a tiré de rien. Je n'ai d'abord été que cette étincelle, ce grain de poussière rougeoyant de la divine charité. Je ne suis plus que cela de nouveau dans l'insondable nuit. Mais le grain de poussière ne rougeoit presque plus, va s'éteindre.

Mais, plus largement, la formalisation doit également s'ouvrir à la compréhension de points de disjonction moins évidents, c'est-à-dire ceux qui autorisent (ou qui ont provoqué, dans les faits) deux lectures différentes ou contradictoires.

b) On devrait également se préoccuper d'écrire les modes d'association de ces thèmes. Ou bien sous la forme de séries simples, comme par exemple :

P. 1031-1032

Dévoré / dévorer / contagion / cancer / pluies fines qu'on avale à pleins poumons / Qui vous descendent jusqu'au ventre /

dévoré / poussière / respirer / manger / boire / fine / craquer sous la dent / pluie de cendres /

semence / germer / contagion / lèpre / décomposé /

soit sous la forme de séries organisées, comme, dans ce même cas :

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 88 du mémoire, scannée ci-dessous p. 93.]

ou encore sous la forme de transformation, comme pour les quatre premiers paragraphes du livre :

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 89 du mémoire, scannée ci-dessous p. 94.]

P. 1031 - 1032

Dévoré / dévorer / contagion / cancer / pluies fines qu'on avale à pleins poumons / Qui vous descendent jusqu'au ventre /

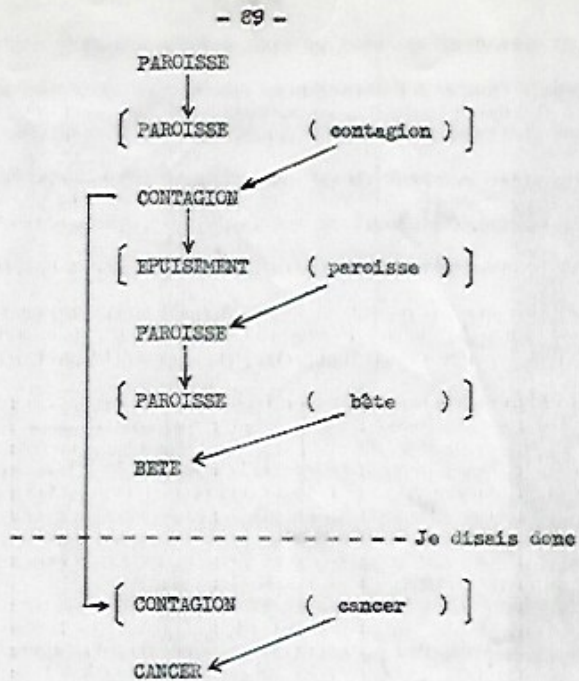
dévoré / poussière / respirer / manger / boire / fine / craquer sous la dent / pluie de cendres /

semence / germer / contagion / lèpre / décomposé /

soit sous la forme de séries organisées, comme, dans ce même cas :

Poussière	Maladie	Germe	Consommation	être consommé
:	:	:	:	:
:	:	:	:	dévoré
:	:	:	:	dévoré
:	:	:	:	:
:	contagion	contagion	:	:
:	cancer	:	:	:
:	:	:	:	:
pluie fine	:	:	qu'on avale	:
:	:	:	:	:
:	à pleins poumons	:	:	:
:	:	:	:	:
:	ventre	descendre	descendre	:
:	:	:	:	dévoré
Poussière	:	:	respirer	:
:	:	:	manger	:
:	:	:	boire	:
:	:	:	:	:
fine	:	:	:	:
:	:	:	:	:
:	:	:	craquer/dent	:
:	:	:	:	:
pluie de cendres	:	:	:	:
:	:	:	:	:
semence	:	semence	:	:
:	:	germer	:	:
:	:	:	:	:
:	contagion	contagion	:	:
:	:	:	:	:
:	lèpre	lèpre	:	lèpre
:	:	:	:	:
décomposé	décomposé	:	:	décomposé
:	:	:	:	:

ou encore sous la forme de transformation, comme pour les quatre premiers paragraphes du livre :



c) Il semble qu'on se soit assez peu préoccupé, jusqu'ici, de rapporter les récurrences thématiques à la temporalité interne du livre . Il nous paraît, quant à nous, que non seulement ces récurrences ont valeur de scansion, mais encore qu'elles représentent cette singularité éminente d'être le seul de tous les types de scansions à rapporter purement le texte à la temporalité scripturale. Qu'on nous entende bien : nous ne prétendons pas que les récurrences thématiques soient radicalement disjointes, quant aux séquences qui les portent, à toute marque référentielle ou narrative. Il est bien évident, par exemple, que les notations d'heure ou de temps constituent un thème, et qu'ainsi les séquences où elles se localisent sont doublement affectées de temporalité narrative et scripturale. Nous voulons simplement

c) Il semble qu'on se soit assez peu préoccupé, jusqu'ici, de rapporter les récurrences thématiques à la temporalité interne du livre. Il nous paraît, quant à nous, que non seulement ces récurrences ont valeur de scansion, mais encore qu'elles représentent cette singularité éminente d'être le seul de tous les types de scansions à rapporter *purement* le texte à la temporalité scripturale. Qu'on nous entende bien : nous ne prétendons pas que les récurrences thématiques soient radicalement disjointes, quant aux séquences qui les portent, de¹² toute marque référentielle ou narrative. Il est bien évident, par exemple, que les notations d'heure ou de temps constituent un thème, et qu'ainsi les séquences où elles se localisent sont doublement affectées de temporalité narrative et scripturale. Nous voulons simplement dire qu'en tant que *thèmes*, c'est-à-dire en tant qu'instances de répétition signifiance, ces scansions rapportent la séquence à l'espace temporel où se produit l'écriture, et à lui seul. C'est ainsi que la séquence « six heures et demie » est affectée de ces deux fonctions. Par sa fonction narrative, elle participe de la temporalité narrative. Par sa fonction thématique (de répétition)

P. 1164 J'ai quitté le château à onze heures

P. 1166 six heures et demie

elle participe de la temporalité scripturale.

Par ailleurs, de nombreux travaux contemporains (et particulièrement ceux de l'École Freudienne de Paris) ont montré que toute institution durable d'un signifiant était lié à une structure de répétition. On peut dire ainsi qu'à cet égard la scansion thématique joue, à l'intérieur du récit, un rôle décisif, originaire, dans la production du texte comme texte, à l'endroit duquel la désignation de la trace vient prendre fonction de redoublement. La solidarité de ces deux inscriptions est d'ailleurs lisible dans le *Journal* :

P. 1114 Je m'étais proposé de détruire ce journal. Réflexion faite, je n'en ai supprimé qu'une partie, jugée inutile, et que je me suis d'ailleurs répétée tant de fois que je la sais par cœur.

3°) *Les scansions métalinguistiques*. Ce sont les systèmes de marques par lesquelles le texte se désigne et se commente. Nous en avons déjà longuement débattu. Mentionnons seulement, pour le problème qui nous intéresse ici, qu'elles peuvent bien évidemment participer de la temporalité scripturale, en tant qu'elles affichent et marquent le procès d'écriture ; mais qu'elles peuvent aussi bien référer le récit à la temporalité narrative, en tant

¹² Je modifie ce mot, pour rendre la phrase compréhensible. Le manuscrit porte « à ».

qu'elles désignent un action commise par le curé, et qui est à ce titre engagée dans le procès de la narration (« je relis ces lignes écrites ce matin ») ; et que, répétons-le une fois de plus, un même séquence peut être affectée des deux fonctions.

C'est uniquement lorsque sont produits les concepts de ces temporalités et de ces scansions qu'on peut légitimement se préoccuper de la distribution de ces fonctions sur des séquences, auxquelles nous donnons ici la dénomination très approximative de *type de discours*. Nous avons choisi, pour l'étude de cette distribution, une répartition en quatre types, ce qui représente bien sûr une spécification très grossière¹³. Ce sont deux types de discours « narratifs »,

– Narratif simple :

Exemple : Le docteur Delbende a été trouvé ce matin, à la lisière du bois de Bazancourt, la tête fracassée, déjà froid.

– Présent de l'écriture

et deux types de discours spéculatifs,

– Narratif « non fonctionnel »

Exemple : J'avais jadis (...) une sacristaine épatante (P. 1032) ;

c'est-à-dire une narration introduite exclusivement aux fins d'illustration d'un propos spéculatif ;

– Spéculatif « simple » :

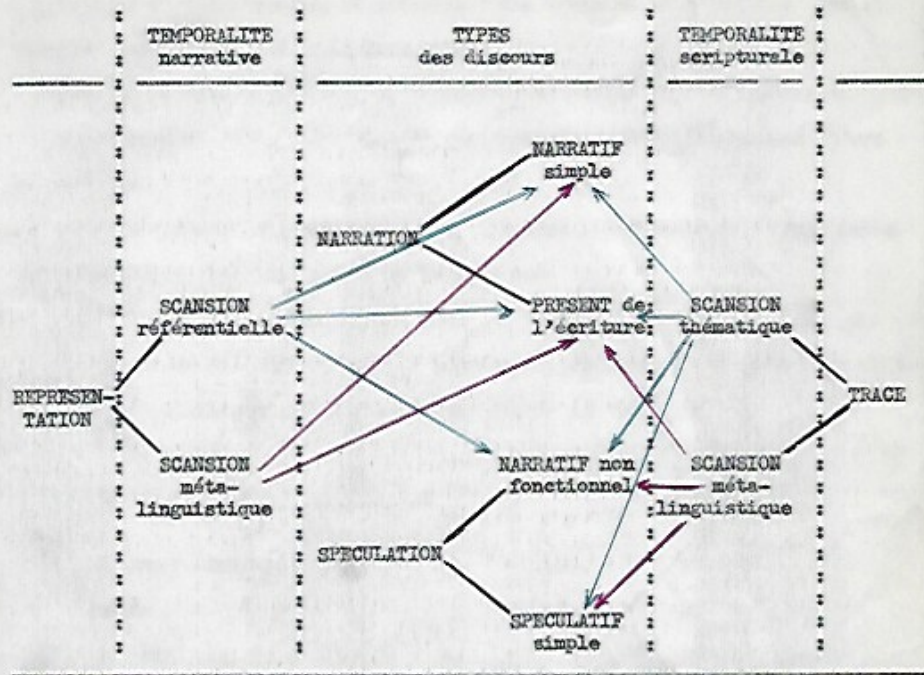
Exemple : Je crois, je suis sûr que beaucoup d'hommes n'engagent jamais leur être, leur sincérité profonde. (P. 1115)

Le tableau ci-dessous (P. 90¹⁴) représente les possibilités fonctionnelles maximales de chaque type. Ce qui veut dire que toute séquence d'un type donné n'est pas obligatoirement affectée de l'ensemble des scansions marquées sur ce tableau ; le tableau désigne l'ensemble des possibilités de marques de chaque type de séquences.

[Ici est intégré le tableau occupant la plus grande part de la p. 92 du mémoire, scannée ci-dessous p. 97.]

¹³ Ces types sont choisis selon une reconnaissance empirique, pour les raisons évoquées plus haut (pp. 65-66). [Note du document original. Cf. ci-dessus p. 70.]

¹⁴ En fait p. 92 du mémoire, ci-dessous scannée p. 97.



1°) Le présent de l'écriture se produit dans un texte dont la surdétermination fonctionnelle est absolument maximale. En effet, notre chapitre II a montré, croyons-nous, qu'il n'y a pas de présent de l'écriture sans l'ensemble de ces fonctions

2°) Le système permet de dégager un mode de discrimination de certaines séquences. En effet, pour un type donné de séquence la présence de l'ensemble des fonctions qu'affecte le tableau est possible, avons-nous dit, mais non obligatoire. Cependant, cette non réversibilité de la relation n'est pas complète :

Et l'examen de ce tableau nous conduit à deux conclusions que nous qualifierons (enfin) de *théoriques* :

1) *Le présent de l'écriture se produit dans un texte dont la surdétermination fonctionnelle est absolument maximale.* En effet, notre chapitre II a montré, croyons-nous, qu'il n'y a pas de présent de l'écriture sans l'ensemble de ces fonctions

2) Le système permet de dégager un mode de discrimination de certaines séquences. En effet, pour un type donné de séquence la présence de l'ensemble des fonctions qu'affecte le tableau est possible, avons-nous dit, mais non obligatoire. Cependant, cette non-réversibilité de la relation n'est pas complète :

Pour le narratif simple, la présence d'une scansion référentielle est obligatoire, les deux autres ne le sont pas.

Pour le présent de l'écriture, les quatre scansions sont obligatoires.

Pour le spéculatif simple, aucune scansion du système représenté n'est obligatoire.

Pour le narratif non fonctionnel, la présence d'une scansion référentielle est obligatoire, les deux autres ne le sont pas.

Représentons ceci sur un dernier tableau, en soulignant les scansions obligatoires, et en mettant entre parenthèses celles qui ne le sont pas :

[Ici est intégré le tableau qui figure au centre de la p. 93 du mémoire, scannée ci-dessous p. 99.]

Pour le narratif simple, la présence d'une scansion référentielle est obligatoire, les deux autres ne le sont pas.

Pour le présent de l'écriture, les quatre scansions sont obligatoires.

Pour le spéculatif simple, aucune scansion du système représenté n'est obligatoire.

Pour le narratif non fonctionnel, la présence d'une scansion référentielle est obligatoire, les deux autres ne le sont pas.

Représentons ceci sur un dernier tableau, en soulignant les scansions obligatoires, et en mettant entre parenthèses celles qui ne le sont pas.

	I	2	3	4
Narratif simple	<u>SR</u>	(SMn)	(ST)	
Présent de l'écriture	<u>SR</u>	<u>SMn</u>	<u>ST</u>	<u>SMs</u>
Narratif non fonctionnel	<u>SR</u>		(ST)	(SMs)
Spéculatif simple			(ST)	(SMs)

Sur ce tableau se lisent les lois suivantes :

- une séquence marquée I - 2 - 3 ne peut être qu'un narratif simple.
- une séquence marquée I - 2 - 3 - 4 ne peut être qu'un présent de l'écriture.
- une séquence marquée I - 3 - 4 ne peut être qu'un narratif non fonctionnel.
- une séquence marquée 3 - 4 ne peut être qu'un spéculatif simple.

La formule générale de cette loi s'énonce comme suit :

Toute séquence du récit affectée d'une des quatre combinaisons maximales appartient au type de discours correspondant à cette combinaison sur le tableau .

Sur ce tableau se lisent les lois suivantes :

- une séquence marquée 1 – 2 – 3 ne peut être qu'un narratif simple.
- une séquence marquée 1 – 2 – 3 – 4 ne peut être qu'un présent de l'écriture.
- une séquence marquée 1 – 3 – 4 ne peut être qu'un narratif non fonctionnel.
- une séquence marquée 3 – 4 ne peut être qu'un spéculatif simple.

La formule générale de cette loi s'énonce comme suit :

Toute séquence du récit affectée d'une des quatre combinaisons maximales appartient au type de discours correspondant à cette combinaison sur le tableau.

La possibilité de produire ainsi un critère théorique de discrimination des séquences nous paraît être un signe assez probant de l'opérativité d'une démarche.

*
* *
*

Nous reconnâtrons à ce modèle trois propriétés qui peuvent permettre de fournir un embryon de réponse aux questions par nous posées au tout début de ce travail :

– À notre sens, toute la temporalité du récit (c'est-à-dire l'ensemble des différences significatives où le récit *fait image* de ce qu'on reconnaît culturellement comme le temps) ne s'y laisse pas contenir, ne serait-ce que parce que les règles d'association entre deux instances (types de discours et scansion) ne spécifient que le cas des distributions maximales. Mais l'ensemble des distributions possibles (dont nous ignorons encore les modes de formation) peut en être produit. À ce titre, ce modèle peut donner une première approximation de ce qui doit être selon nous pensé comme origine de l'œuvre, c'est-à-dire une matrice qui est apte, pour un système d'investigation donné (ici la temporalité) à produire l'ensemble des distributions fonctionnelles sur les séquences. On conçoit que cette origine, relevant du domaine d'un travail sur notre lecture, ne saurait être en aucun cas pensée comme un *avant* de l'œuvre, puisque l'avant est une articulation de la catégorie de temporalité, que cette matrice a précisément, dans l'œuvre, la fonction de produire.

– ce modèle ne se donne pas sous le mode de la présence à soi d'une structure. Il ne serait pas difficile de montrer, en effet, comment un certain concept de la structure est épistémologiquement solidaire de celui de synchronie, bien que ce dernier se trouve de plus en plus sollicité. L'ensemble des oppositions significatives et leur système y sont pensés dans l'unité et l'homogénéité d'une même présence temporelle. Même lorsqu'il s'agit de différences qui ne sont pas contemporaines, elles sont rapportées à la coprésence en synchronie de leur *forme*. Or le concept du système dont il est ici question ne peut être ainsi pensé, en ce que sa fonction est au contraire de produire la possibilité et l'articulation de délais, de différés, de répétitions constituantes. Il n'est pas le mode de présence en équilibre d'une *représentation temporelle*, mais le mode de formation et de subversion de la représentation, en rapport à la possibilité et l'institution de la trace.

– en ceci, ce modèle excède la catégorie de temporalité elle-même, du moins dans sa forme classique. La temporalité devient l'illusion sémiotique dont le modèle formalise la condition de possibilité. La compréhension de cette illusion (qui, en tant qu'illusion, se donne sur le mode de la continuité linéaire) exige un modèle qui ne lui est pas homomorphe. Ce modèle, on l'a vu, est différencié en instances articulées et hiérarchisées, non superposables, qui exigent une représentation en espace. Ce qui confirme bien que l'objet de la formalisation n'est pas le développement d'un discours pensé sur le modèle saussurien (tel qu'il se formule dans sa réappropriation par le structuralisme), ce¹⁵ qui recoupe, par ailleurs, notre appréciation selon laquelle le concept de texte doit se produire dans l'espace d'une intertextualité.

La plus importante question en suspens reste le mode d'identification théorique exhaustif des séquences. Dans l'état actuel de notre travail, il nous paraît que ceci requiert la production d'autres modèles, référés à d'autres systèmes sémiologiques qui s'établissent dans le texte (« images », « valeurs » etc...)

Nous voudrions faire, pour terminer, une dernière remarque concernant notre démarche, dont le procès nous semble avoir validé le point d'impact que nous nous étions donné, savoir l'imprécision (les différences d'acception) du terme de narration. Que les différentes extensions de cette notion aient pu nous permettre de jouer sur les marges, puis de produire la signification du noyau irréductible (dénommé narratif simple) nous paraît à peu près certain. Dès lors, il ne nous faudra pas perdre de vue que ceci n'a

¹⁵ Je substitue ce « ce » à un « et » qui rend bancale dans le mémoire la syntaxe de la phrase.

été possible que pour autant que ces différences d’extension de fait (implicites) étaient redoublées d’une mise en cause explicite du statut de la narration. Il n’est pas indifférent, par exemple, que nous ayons pu lire l’avènement du présent de l’écriture après deux grands ensembles de textes, le premier (chapitre I) se donnant comme une scripturalisation (insertion de la narration dans l’écriture) et le second (première partie du chapitre II) produisant l’image d’une insertion du fait d’écriture dans la narration. Le *jeu* de cette contradiction légitime ce que nous avons appelé, de manière volontairement provocante, une *béance au concept*, laquelle nous impose, et ce n’est pas une mince affaire, de reconnaître une solidarité culturelle entre le texte et la possibilité de sa formalisation. Ou, pour être plus claire, l’historicité de l’élaboration théorique.

*
* *
*

Faut-il le dire ? Nous ne voyons là que des propositions. Leur ambition se voudrait modeste, et cependant elle est démesurée, eu égard à l’imprécision des concepts et la fragilité des procédures. Si le maigre enjeu en valait la grosse chandelle, nous nous permettrions d’appeler toutes les critiques, compte tenu de ce que le mot de critique porte à nos yeux de prestige pour l’histoire de la connaissance. Et s’il est vrai que devant nous une certaine ère du discours sur la littérature se meurt, il est grand temps de montrer que, pour ce qui est de la diversité des lectures et de leur richesse, de la pluralité des démarches et de leurs titres, en un mot de la critique, les discours qui prennent la relève font très honorable figure. Quand ce ne serait que pour attester que l’œuvre de Bernanos n’a rien, vraiment rien à y perdre.

BIBLIOGRAPHIE

[Ci-après sont scannées les pages 99 à 102 du mémoire.]

I. LE LANGAGE, LE RECIT, L'HISTOIRE

- A) ANDRE MARTINET
- Eléments de linguistique générale. (Armand Colin)
- La linguistique synchronique (P.U.F.)
- Le mot. (in Problèmes de langage, Diogène, NRF)
- F. DE SAUSSURE
6 Cours de linguistique générale (Payot)
- E. BENVENISTE
- Problèmes de linguistique générale (NRF)
- R. JAKOBSON
- Essais de linguistique générale (Ed. de Minuit)
- G. MOUNIN
- Les problèmes théoriques de la traduction. (NRF)
- J. DUBOIS
- Grammaire structurale du Français. Tomes I et II Ed Larousse
- A.J. GREIMAS
- Sémantique structurale (Ed Larousse)
- B. GRUNIG
6 Les théories transformationnelles
in "La linguistique" PUF, n° 2 (1965) et n°1 (1966)
- N. RUWET
- Introduction à la grammaire générative (Plon)
- B) K. MARX
6 Manuscrits de 1844 Ed Sociales
- J. LACAN
- Ecrits (Ed du Seuil)
- J. DERRIDA
- L'Écriture et la Différence. (Ed du Seuil)
- De la Grammatologie (Ed de Minuit)
- G. POLITZER
- Critique des fondements de la psychologie (PUF)
- G.G. GRANGER
- Pensée formelle et sciences de l'homme (Aubier)
- S. LECLAIRE
6 Psychanalyser (Ed du Seuil)
- LA PENSÉE n° 135
- Structuralisme et marxisme
- L. ALTHUSSER
6 Pour Marx (Maspéro)
- Lire le Capital (Maspéro) Tomes I et II

- M. FOUCAULT
- Réponse au cercle d'épistémologie
(avec les "questions" et "nouvelles questions" du Cercle)
in Cahiers pour l'Analyse n° 9 (Ed du Seuil)

II. PROBLEMES DE CRITIQUE GENERALE

- R. BARTHES
- Le degré zéro de l'écriture (Ed du Seuil)
- Sur Racine (Ed du Seuil)
- Critique et Vérité (Ed du Seuil)
- P. DAIX
- Nouvelle critique et art moderne (Ed du Seuil)
- S. DOUBROVSKY
- Pourquoi la nouvelle critique
I Critique et objectivité (Mercure de France)
- G. GENETTE
- Figures (Ed du Seuil)
- L. GOLIMANN
- Pour une sociologie du Roman (NRF)
- P. MACHERY
- ~~POUR~~ une théorie de la production littéraire (Maspéro ed.)
- R. PICARD
- Nouvelle critique ou nouvelle imposture (Pauvert)
- COLLECTIF SOUS LA DIRECTION DE G. FOLET
- Les chemins actuels de la critique (Plon)
- PH. SOLLERS
- Logiques (Ed du Seuil)
- THEORIE DE LA LITTERATURE
- Textes des Formalistes russes , choisis et présentés par T. Todorov
Ed du Seuil
- V. ERLICH
- Russian Formalism.

III. PROBLEMES SE RAPPORTANT A L'ANALYSE DE RECIT

- R. BARTHES
- Eléments de sémiologie Ed Gonthier ("Médiations")
- Rhétorique de l'image "Communications" n° 4
- Introduction à l'analyse structurale des récits "Comm." n° 8
- L'effet de Réel "Comm." n° II
- C. BREMOND
- Le Message narratif "Comm." n° 4
- La logique des possibles narratifs "Comm." n° 8
- Postérité américaine de Propp "Comm." n° II

- IOI -

- O. BURGELIN
- Echange et deflation dans le système culturel "Comm." n° II
- U. ECO
- Une combinatoire narrative "Comm." n° E
- G. GENETTE
- Frontières du récit "Comm." n° 8
- Vraisemblance et motivation "Comm." n° II
- G. GENOT
- L'écriture libératrice "Comm." n° II
- A.J. GREILMAS
- Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique.
"Comm." n° 8
- J. GRITTI
- Un récit de presse "Comm." N° 8
- Deux arts du vraisemblable "Comm." n° II
- D; GUENOUN
- Sur les tâches de la critique "La Pensée" n° 159
- A propos de l'analyse structurale des récits
"La nouvelle Critique" Nov 1968 Colloque de Cluny
- J. KRISTEVA
- Pour une sémiologie des paragrammes "Tel Quel" 29
- La productivité dite texte "Comm." n° II
- Communication à Cluny "La nouvelle Critique" Nov 1968
- CH. METZ
- "Comm." N° 4
- La grande syntagmatique du film narratif "Comm." n° 8
- Le dire et le dit au cinéma "Comm." n° II
- V; MORIN
- L'histoire drôle "Comm." n° 8
- du larcin au hold up "Comm." n° II
- T. TODOROV
- La description de la signification en littérature "Comm." n° 4
- Les catégories du récit littéraire "Comm." n° 8
- Du vraisemblable qu'on ne saurait éviter "Comm." n° II
- Introduction à "Théorie de la littérature" Ed du Seuil.
- Recherches sémantiques in "Langage" n° I
- Littérature et Signification (Larousse)
- B. TOMACHEVSKI
- Thématique in Théorie de la littérature (Ed du Seuil)
- Et; en outre:
- E. BENVENISTE
- Problèmes de linguistique générale NRF
Chap. V L'homme et la langue

- J. LACAN
- La chose Freudienne in Ecrits p. 401
- La psychanalyse et son enseignement p. 437
- S. LECLAIRE
- Psychanalyser
en particulier chap. V p. 99
- G. POLITZER
- Critique des fondements de la psychologie (NRF)
en particulier chap II et III
- L. ALTEUSSER
- Esquisse du Concept d'Histoire (Lire le Capital tomeII, p. 35)
- J. DERRIDA
- Freud et la scène de l'écriture (L'écriture et la différence p. 293)

Enfin:

- A. GIRARD
- Le journal intime (PUF)

IV. SUR BERNANOS

Du point de vue de notre travail, nous avons consulté avec intérêt:

- G. POULET
- Etudes sur le temps humain: Le point de départ (PLON)
III Bernanos
- G. PICON
- Georges Bernanos (Robert Marin ed.)
- M. MILNER
- Georges Bernanos (Desclée)
- A. J. GREIMAS
- Sémantique structurale (Larousse)
Un échantillon de description: l'Univers de Bernanos.
ETUDES BERNANOSIENNES N° 2 (Minard)
- Autour de "Journal d'un curé de Campagne"
- M. ESTEVE
- Bernanos (Gallimard)

On trouvera une bonne bibliographie bernanosienne dans ce dernier ouvrage.

TABLE

<i>Un été 68 (Introduction à cette édition, 2020)</i>		1 ¹
<u>I. LECTURE</u>	2-24 ²	12-34
Une question d'écriture	3	13
Silences, dérobement, honte.	10	19
Textualisation	17	26
<u>II. STRUCTURE</u>	25-75	35-80
Lecture et théorie ; à propos du concept de texte.	26	36
Sur l'image de l'autre.	29	38
Sur l'orientation de la recherche.	37	46
Le temps	42	50
Matériel descriptif.	44	52
Temporalité et présent.	53	62
Linéarité.	64	72
Concept.	71	79
<u>III. ÉCRITURE</u>	78-96	81-102
Programme.	78	82
Système.	82	87
<u>NOTES</u>	97 ³	–
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	98	103
<u>TABLE</u>	103	108

¹ Cette colonne indique les numéros de pages de la présente édition.

² Cette colonne reproduit les numéros de pages du mémoire.

³ Dans cette édition, les huit notes du mémoire ont été remplacées en bas de pages. Chacune d'elles est signalée par une indication entre crochets.